





LA  
PUCELLE  
D'ORLÉANS.

POÈME HEROÏ-COMIQUE.  
PAR M. DE VOLTAIRE.

*Desinit in pi scem formosa superne HOR.*

TOME. II.



A GENEVE.  
MDCC. LVII.

LA  
PUCELLE  
D'ORLÉANS.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES  
PAR M. DE VOLTAIRE

TOME II.

A GENÈVE

PAR LA LIBRAIRIE DE M. NEAUME







LA  
PUCELLE  
D'ORLÉANS.



CHANT TREIZIEME.

*Combat de S. George , patron d'Angleterre , contre  
S. Denis , patron de la France.*

**S**AINT George alors , du sein du paradis ,  
Ne voyant plus son confrere Denis ,  
Se douta bien , que le saint de la France  
Portoit aux siens sa divine assistance.  
Il promenoit ses regards inquiets  
Dans les recoins du céleste palais.  
Sans balancer , aussitôt il demande  
Son beau cheval , connu dans la légende,  
Le cheval vint. George le bien monté ,  
La lance au poing , & le fabre au côté ,  
Va parcourant cet effroyable espace ,  
Que des humains veur mesurer l'audace :  
Ces cieux divers , ces globes lumineux ,  
Que fait tourner René le songe creux

Tome II.

A



Dans un amas de subtile poussiere ,  
 Beaux tourbillons que l'on ne prouve guere ,  
 Et que Newton , rêveur bien plus heureux ,  
 Fait tournoyer sans bouffole & sans guide  
 Autour de rien , tout au milieu du vuide.

George , enflammé de dépit & d'orgueil ,  
 Franchit ce vuide , arrive en un clin d'œil  
 Devers les lieux arrosés par la Loire ,  
 Où saint Denis croyoit chanter victoire.  
 Ainsi l'on voit dans la profonde nuit  
 Une comete en sa longue carriere  
 Etinceler d'une horrible lumiere :  
 On voit sa queue ; & le peuple frémit :  
 Le Pape en tremble ; & la terre étonnée  
 Croit que les vins vont manquer cette année.

Tout du plus loin que saint George aperçut  
 Monsieur Denis , de colere il s'émut :  
 Et brandissant sa lance meurtriere ,  
 Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homere ;  
 „ Denis , Denis ! rival foible & hargneux !  
 „ Timide appui d'un parti malheureux !  
 „ Tu descends donc en secret sur la terre ,  
 „ Pour égorger mes héros d'Angleterre !  
 „ Crois-tu changer les ordres du destin ,  
 „ Avec ton âne & ton bras féminins ?  
 „ Ne crains-tu pas que ma juste vengeance  
 „ Punisse enfin , toi , ta fille , & la France :  
 „ Ton triste chef , branlant sur ton cou tort ,  
 „ S'est vu déjà séparé de ton corps ;  
 „ Je veux t'ôter , aux yeux de ton Eglise ,  
 „ Ta tête chauve en son lieu mal remise ;  
 „ Et t'envoyer vers les murs de Paris ,  
 „ Digne patron des badauts attendris ,



» dans ton fauxbourg, où l'on chomme ta tête,  
» Tenir encor, & rebaiser ta tête.

Le bon Denis, levant les mains aux cieus,  
Lui répondit d'un ton tendre & pieux;  
» O! grand saint George! ô mon puissant confrere!  
» Veux-tu toujours écouter ta colere?  
» Depuis le temps que nous somme au ciel,  
» Ton cœur dévot est tout pétri de fiel.  
» Nous faudra-t-il, bienheureux que nous sommes,  
» Saint enchassés, tant térés chez les hommes,  
» Nous qui devons l'exemple aux nations,  
» Nous décrier par nos divisions?  
» Veux-tu porter une guerre cruelle  
» Dans le séjour de la paix éternelle?  
» Jusques à quand les saints de ton pays  
» Mettront-ils donc le trouble en paradis?  
» O fiers Anglois; gens toujours trop hardis?  
» Le ciel, un jour, à son tour en colere,  
» Se lassera de vos façon de faire;  
» Le ciel n'aura, grace à vos soins jaloux,  
» Plus de devors qui viennent de chez vous.  
» Malheureux saint! pieux attrabilaire!  
» Patron maudit d'un peuple sanguinaire!  
» Sois plus traitable; & pour Dieu, laisse-moi  
» Sauver la France, & secourir mon Roi.

A ce discours, George bouillant de rage,  
Sentit monter le rouge à son visage:  
Et des badauts contemplant le patron,  
Il redoubla de force & de courage:  
Car il prenoit Denis pour un poltron.  
Il fond sur lui, tel qu'un ardent faucon  
Vole de loin sur un rendre pigeon.

Denis recule, & prudent il appelle  
A haute voix son âne si fidèle,  
Son âne aillé, sa joie & son secours.  
„ Viens, cryoit-il, viens protéger mes jours ;  
„ Contre un méchant viens défendre ma vie,  
L'animal saint revenoit d'Italie  
En ce moment; & moi, conteur succint,  
Dirai bientôt ce qui fit qu'il revint.

A saint Denis dos & selle il présente.  
Notre patron sur son âne élancé,  
Sentit soudain sa valeur renaissante.  
Subtillement il avoit ramassé  
Le fer sanglant d'un Anglois trépassé.  
Lors, brandillant le fatal cimenterre,  
Il poussa à George, il le presse, il le serre.  
George indigné lui fait tomber en bref  
Trois horions sur son malheureux chef:  
Tous sont parés; Denis garde sa tête,  
Et de ses coups fait tomber la tempête  
Sur le cheval & sur le chevalier.  
Le feu jaillit sur l'élastique acier;  
Les fers croisés, & de taille & de pointe,  
A tout moment vont au fort du combat,  
Chercher le cou, le casque, & le rabat,  
Et l'auréole, & l'endroit délicat,  
Où la crurassé à l'éguillette est jointe.  
Tous deux tenoient la victoire en suspens,  
Paul pour Denis gageoit contre Vincens,  
Quand de sa voix terrible & discordante  
L'âne entonna sa musique écorchante;  
Le ciel en tremble: écho du fond des bois,  
En frémissant repete cette voix.  
George pâlit; Denis, d'une main leste,



Fait une feinte , & d'un revers céleste  
 Tranche le nez du grand saint d'Albion :  
 Le bout sanglant roule sur son arçon.  
 George sans nez , mais non pas sans courage ;  
 Venge à l'instant l'honneur de son visage ,  
 Et jurant Dieu selon les nobles us  
 De ses Anglois , d'un coup de cimenterre  
 Coupe à Denis ce que jadis saint Pierre  
 Certain jeudi fit tomber à Malchus.

A ce spectacle , à la voix ampoulée  
 De l'âne saint , à ces terribles cris ,  
 Tout fut ému dans les divins lambris.  
 Le beau portail de la voule étoilée  
 S'ouvrit alors : & des arches du ciel  
 On vit sortir l'archange Gabriel ,  
 Qui soutenu sur ses brillantes ailes  
 Fend doucement les plaines éternelles ;  
 Portant en main la verge qu'autrefois  
 Devers le Nil eut le sorcier Moïse ,  
 Quand dans la mer suspendue & soumise  
 Il engloutit les peuples & les Rois.  
 Que vois-je ici ? cria-t-il en colere.  
 Deux saints patrons , deux enfans de lumiere ;  
 Du Dieu de paix confident éternels ,  
 Vont s'écbiner comme de vils mortels ?  
 Laissez , laissez aux sots enfans des femmes  
 Les passions , & les fers , & les flammes.  
 Abandonnez a leur profane sort  
 Les corps chetifs de ces grossieres ames ,  
 Nés dans la fange , & formés pour la mort.  
 Mais vous , enfans , qu'au séjour de la vie ;  
 Le ciel nourrit de sa pure ambroisie ,  
 Etes-vous las d'être trop fortunés ?

Êtes-vous fous ? ciel ! un oreille ! un nez !  
 Vous , que la grace & la miséricorde  
 Avoient formés pour prêcher la concorde !  
 Pouvez-vous bien de je ne sçais quels Rois  
 En étourdis embrasser la querelle ?  
 Ou renoncez à la voute éternelle ,  
 Ou dans l'instant qu'on se rende à mes loix !  
 Que dans vos cœurs la charité s'éveille !  
 George insolent ! ramassez cette oreille ,  
 Ramassez , dis-je : & vous monsieur Denis !  
 Prenez ce nez avec vos doigts bénis :  
 Que chaque chose en son lieu soit remise .

Denis soudain va d'une main soumise  
 Rendre le bout au nez qu'il fit camus.  
 George à Denis rend l'oreille dévote  
 Qu'il lui coupa : chacun des deux marmote  
 A Gabriel un gentil oremus  
 Tout se rajuste ; & chaque cartilage  
 Va se placer à l'air de son visage ;  
 Sang , fibre , chair , tout se consolida ;  
 Et nul vestige aux deux saints ne resta  
 De nez coupé , ni d'oreille abattue ;  
 Tant les saints ont la chair ferme & dodue !  
 Puis Gabriel , d'un ton de président ,  
 Ça , qu'on s'embrasse ! il dit , & dans l'instant ,  
 Le bon Denis sans fiel & sans colere  
 De bonne foi baisa son adversaire ;  
 Mais le fier George en l'embrassant juroit  
 Et promettoit que Denis la paioit.  
 Le bel archange , après cette embrassade ,  
 Prend mes deux saints , & d'un air gracieux  
 A ses côtés les fait voguer aux cieus ,  
 Où du nectar on leur verse rasade .

Peu de lecteurs croiront ce grand combat :  
 Mais sous les murs qu'arrosoit le Scamandre ,



N'a-t-on pas vu jadis avec éclat  
Les Dieux armés de l'Olimpe descendre ?  
N'a-t-on pas vu chez le sage Milton  
D'anges ailés toute une légion  
Rougir de sang les célestes campagnes,  
Jeter au nez quatre ou cinq cens montagnes,  
Et qui pis est, avoir de gros canon ?  
Pardonnez-moi ce peu de fiction,  
Qui sous les noms de Denis & de George  
Vous a dépeint les peuples d'Albion  
Et les François qui se coupoient la gorge.  
Mais dans le ciel si la paix revenoit,  
Il en étoit autrement sur la terre :  
Séjour maudit de discorde & de guerre.  
Le bon Roi Charles en cent endroits couroit ;  
Nommoit Agnès, la cherchoit, la pleuroit.  
Et cependant Jeanne la foudroyante,  
De son épée invincible & sanglante,  
Au fier Warton le trépas préparoit.  
Elle l'atteint vers l'énorme partie,  
Dont cet Anglois pollua le couvent.  
Warton chancele ; & son glaive tranchant  
Quitte sa main par la mort engourdie.  
Il tombe, & meurt en reniant les saints.  
Le vieux troupeau des antiques nonains  
Voyant au pieds de l'amazone auguste  
Le chevalier sanglant & trébuché,  
Disant *ave*, s'écrioient : *il est juste*  
*Qu'on soit puni par où l'on a péché !*  
Sœur Rebondi, qui dans la sacristie  
A succombé sous le vainqueur impie,  
Pleuroit le traître, en rendant grace au ciel  
Et mesurant des yeux le criminel,  
Elle disoit d'une voix charitable :  
*Hélas ! hélas ! nul ne fut plus coupable.*



LA  
PUCELLE  
D'ORLÉANS.



CHANT QUATORZIEME.

*Description du château de Cutendre. Le beau  
Monrose tue l'Aumônier.*

J'Avais juré de laisser la morale,  
De coner ner, de fuir les longs discours:  
Mais que ne peut ce grand Dieu des amours?  
Il est bavard, & ma plume inégale  
Va griffonnant de son bec affilé  
Ce qu'il inspire à mon cerveau brûlé.

Jeunes beautés, filles, veuves, ou femmes,  
Qu'il enrôla sous ses drapeaux charmans,  
Vous qui lancez & recevez ses flammes!  
Or, dites moi, quand deux jeunes amans  
Egaux en grace, en mérite, en talens,  
Au doux plaisir tous deux vous sollicitent,  
Egalement vous pressent, vous excitent,  
Mettent en feu vos sensibles appas,



Vous éprouvez un étrange embarras.  
 Connoissez-vous cette histoire frivole,  
 D'un certain âne illustre dans l'école ?  
 Dans l'écurie on vint lui présenter  
 Pour son dîné deux mesures égales,  
 De même forme, à pareils intervalles ;  
 Des deux côtés l'âne se vit tenter  
 Egalement, & pressant ses oreilles,  
 Juste au milieu des deux formes pareilles ;  
 De l'équilibre accomplissant les loix,  
 Mourut de faim, de peur de faire un choix.  
 N'imitiez point cette philosophie ;  
 Daignez plutôt honorer tout d'un temps  
 De vos bontés vos deux jeunes amans ;  
 Et gardez vous de risquer votre vie,

A quelque pas de ce joli couvent,  
 Si pollué, si triste, si sanglant,  
 Où le matin vingt nones affligées,  
 Par l'amazone ont été trop vengées,  
 Près de la Loire étoit un vieux château  
 A pont-levis, machicoulis, tourelles ;  
 Un long canal, transparent, à fleur-d'eau,  
 En serpentant tournoit aux pieds d'icelles,  
 Puis, embrassoit en quatre cens jets d'arc  
 Les murs épais qui défendoient le parc.  
 Un vieux baron, surnommé de Cutendre,  
 Etoit seigneur de cet heureux logis ;  
 En sûreté chacun pouvoit s'y rendre.  
 Le vieux seigneur, dont l'ame est bonne & tendre,  
 En avoit fait l'asile du pays :  
 François, Anglois, tous étoient ses amis ;  
 Tout voyageur, en coche, en botte, en guêtre,  
 Ou prince, ou moine, ou none, ou turc, ou prêtre  
 Y recevoit un accueil gracieux,

Mais il falloit qu'on entrât deux à deux ;  
 Car tout baron à quelque fantaisie ;  
 Et celui-ci pour jamais résolut  
 Qu'en son châtel en nombre pair on fut,  
 Jamais impair : telle étoit sa folie.  
 Quand deux à deux on abordoit chez lui,  
 Tout alloit bien ; mais malheur à celui  
 Qui venoit seul en ce logis se rendre !  
 Il soupoit mal , il lui falloit attendre  
 Qu'un compagnon formât ce nombre heureux ;  
 Nombre parfait qui fait que deux font deux.

La fiere Jeanne , ayant repris ses armes,  
 Qui cliquetoient sur ses robustes charmes,  
 Devers la nuit y conduisit au frais,  
 En devisant , la belle & douce Agnès,

Cet aumônier qui la suivoit de près,  
 Cet aumônier ardent , infatigable,  
 Arrive aux murs du logis charitable.  
 Ainsi qu'un loup qui mâche sous la dent  
 Le fin duvet d'un jeune agneau bêlant,  
 Plein de l'ardeur d'achever sa curée,  
 Va du bercaïl escalader l'entrée.  
 Tel enflammé de sa lubrique ardeur,  
 Les yeux en feu, l'aumônier ravisseur  
 Alloit cherchant les restes de sa joie  
 Qu'on lui ravit , lorsqu'il tenoit sa proie.

Il sonne, il crie. On vient ; on apparçut  
 Qu'il étoit seul ; & soudain il parut  
 Que ces deux bois , dont les forces mouvantes  
 Font ébranler les solives tremblantes  
 Du pont-levis , par les airs s'élevoient,  
 Et se levant , le pont-levis haussioient.  
 A ce spectacle , à cet ordre du maître ,



Qui jura Dieu ? ce fut mon vilain prêtre.  
 Il fuit de l'œil les deux mobiles bois ;  
 Il tend la main , veut crier , perd la voix.

On voit souvent du haut d'une goutiere  
 Descendre un chat auprès d'une voliere ,  
 Tendait la griffe à travers des barreaux  
 Qui contre lui défendent les oiseaux :  
 Il fuit des yeux cette espèce emplumée  
 Qui se tapit au fond d'une ramée.  
 Notre aumônier fut encore plus confus ;  
 Alors qu'il vit sous des ormes touffus  
 Un beau jeune homme , à la tresse dorée.  
 Au sourcil noir , à la mine assurée ,  
 Aux yeux brillans , au menton cotoné ,  
 Au tein fleuri par les graces orné ,  
 Tout rayonnant de couleurs du bel âge.  
 C'étoit l'amour , ou c'étoit mon beau page.

C'étoit Monrose. Il avoit tout le jour  
 Cherché l'objet de son naissant amour.  
 Dans le couvent reçu par les nonetes ,  
 Il aparut à ces filles discrettes ,  
 Non moins charmant que l'ange Gabriel ,  
 Pour dire *ave* venant du haut du ciel.  
 Les tendres sœurs voyant le beau Monrose  
 Sentoient rougir leurs visages de rose ,  
 Disant tout bas ; ha ! que n'étoit-il là ,  
 Dieu paternel ! quand on nous viola ?  
 Toutes en cercle autour de lui se mirent ,  
 Parlant sans cesse ; & lorsqu'elles apprirent  
 Que ce beau page alloit chercher Agnès ,  
 On lui donna le courfier le plus frais  
 Avec un guide , afin que sans esclandre  
 Il arrivât au château de Curendre.

En arrivant , il vit près du chemin ,  
 Non loin du pont , l'aumônier inhumain.  
 Lors , tout ému de joie & de colere :  
*Ab ! c'est donc toi , pretre de Belzebuth ?*  
*Je jure ici chandos & mon salut ,*  
*Et plus encore les yeux qui m'ont seu plaire ,*  
*Que tes forfaits vont enfin se payer.*

Sans repartir le bouillant aumônier  
 Prend d'une main , par la rage tremblante ;  
 Un pistolet , en pressé la détente :  
 Le chien s'abat , le feu prend , le coup part ;  
 Le plomb chassé siffle & vole au hazard ,  
 Suivant au loin la ligne mal mirée  
 Que lui traçoit une main égarée.  
 Le page vif , & par un coup plus sûr  
 Atteint ce front , ce front horrible & dur  
 Où se peignoit une ame détestable.  
 L'aumônier tombe ; & le page vainqueur  
 Sentit alors dans le fond de son cœur  
 De la pitié le mouvement aimable.

„ Hélas ! dit-il , meurs du moins en chrétien !  
 „ Dis *Te Deum* : tu vécu comme un chien :  
 „ Demande au ciel pardon de ta luxure :  
 „ Prononce *amen* : donne ton ame à Dieu.  
 „ Non , répondit le maraut à tonsure :  
 „ Je suis damné ; je vais au diable : *adieu*.  
 Il dit ; & meurt. Son ame déloyale  
 Alla grossir la cohorte infernale.







LA  
PUCELLE  
D'ORLÉANS.

CHANT QUINZIEME.

*Le Roi Charles retrouve Agnès qui se consoloit  
avec Monrose dans le château de Cutendre.*

T ANDIS qu'ainsi ce monstre impénitent  
Alloit rôtir aux brafiers de Satan,  
Le bon Roi Charles, accablé de tristesse,  
Alloit cherchant son errante maîtresse,  
Se promenant pour calmer sa douleur  
Devers la Loire avec son confesseur.

Il faut ici, lecteur, que je remarque  
En peu de mots, ce que c'est qu'un docteur ;  
Qu'en sa jeunesse un amoureux monarque  
Par étiquette a pris pour directeur.  
C'est un mortel, tout pétri d'indulgence,  
Qui doucement fait pencher dans ses mains  
Du bien, du mal la trompeuse balance ;  
Vous mene au ciel par d'aimable chemins ;

Tome II.

e

Et fait pêcher son maître en conscience :  
 Son ton , ses yeux , son geste composant :  
 Observant tout : flattant avec adresse  
 Le favori , le maître , la maîtresse :  
 Toujours accort ; & toujours complaisant ;

Le confesseur du Monarque gallique  
 Etoit un fils du bon saint Dominique ;  
 Il s'appelloit le pere Bonifoux ;  
 Homme de bien , se faisant tout à tous.  
 Il lui disoit d'un ton dévot & doux :  
*Que je vous plains ! la partie animale*  
*Prend le dessus : la chose est bien fatale !*  
*Aimer Agnès est un péché vraiment !*  
*Mais ce péché se pardonne aisément.*  
 Au temps jadis il étoit fort en vogue.  
 Chez les Hébreux , malgré le décalogue ,  
 Cet abraham , le pere des croyans ,  
 Avec agar s'avisa d'être pere ;  
 Car sa servante avoit des yeux charmans ,  
 Qui de Sara méritoit la colere.  
 Jacob le juste épousa les deux sœurs.  
 Tout patriarche a connu les douceurs  
 Du changement dans l'amoureux mistere.  
 Le vieux Booz entre ses draps reçut  
 Après moissons la bonne & sage Ruth :  
 Et sans compter la belle Berzabée ,  
 Du bon David l'ame fut absorbée  
 Dans les plaisirs de son ample sérail.  
 Son vaillant fils , fameux par sa croisiere ,  
 Un beau matin , par grace singuliere  
 Vous repassa tout ce gentil bercail.  
 De Salomon vous sçavez le partage ;  
 Comme un oracle on écoutoit sa voix ;  
 Il sçavoit tout : & des Rois le plus sage.



Etoit pourtant le plus paillard des Rois.  
De leurs péchés si vous suivez la trace,  
Si vos beaux ans sont livrés à l'amour,  
Consolez vous ; la sagesse a son tour.  
Jeune, on s'égare, & vieux, on obtient grace.

Ab ! dit Charlot, ce discours est fort bon ;  
Mais que je suis bien loin de Salomon !  
Que son bonheur augmente mes détresses !  
Pour ses ébats il eut sept cens maîtresses ;  
Je n'en eus qu'une : hélas ! je ne l'ai plus !

Des pleurs alors sur son nez répandus  
Interrompoient sa voix tendre & plaintive,  
Lors qu'il avise, en tournant vers la rive,  
Sur un roussin trotant d'un pas hardi,  
Un manteau rouge, un ventre rebondi,  
Un vieux rabat. C'étoit Bonneau lui-même.  
Un chacun sçait qu'après l'objet qu'on aime  
Rien n'est plus doux, pour un parfait amant ;  
Que de trouver son très-cher confident.

Le Roi, perdant & reprenant haleine,  
Crie à Bonneau : quel démon te ramene ?  
Que fait agnès ? dis ? d'où viens-tu ? quels lieux  
Sont embellis, éclairés par ses yeux ?  
Où la trouver ? dis donc ; répond donc, parle.

Aux questions qu'enfiloit le Roi Charles,  
Le bon Bonneau conta de point en point  
Comme il avoit été mis en pourpoint ;  
Comme il avoit servi dans la cuisine ;  
Comme il avoit, par fraude clandestine,  
Et par miracle, à Chandos échapé,  
Quand à se battre on étoit occupé,

Comme on cherchoit cette beauté divine,  
 Sans rien omettre, il raconta très-bien  
 Ce qu'il sçavoit; mais il ne sçavoit rien,  
 Il ignoroit la fatale aventure,  
 Du prêtre Anglois la brutale luxure,  
 Du page aimé l'amour respectueux,  
 Et du couvent le sac incestueux.  
 N'étoient du tout dessus sa tablarure,  
 Et bien en prit à l'amant curieux.  
 Ainsi Louis se perdant à la chasse  
 Dans les taillis de son Fontainebleau  
 De questions fatigue son Bonneau.  
 A son retour lui demande la trace  
 De la beauté qui captive son cœur,  
 Veut que de rien il ne lui fasse grace,  
 Et n'en apprend que tout bien, tout honneur.

Après bien avoir expliqué leurs plaintes,  
 Repris cent fois le fil de leurs complaints,  
 Maudit le sort, & les cruels Anglais,  
 Ils étoient tous plus tristes que jamais.  
 Il étoit nuit; le char de la grande ourse  
 Vers son nadir avoit fourni sa course;  
 Le jacobin dit au prince pensif  
 „ Il est bien tard! Soyez mémoratif,  
 „ Que tout mortel, prince ou moine, à cette heure,  
 „ Devroit chercher quelque honnête demeure,  
 „ Pour y souper, & pour passer la nuit.  
 Le triste Roi, par le moine conduit,  
 Sans rien répondre, & ruminant sa peine,  
 Le cou penché, galope dans la plaine:  
 Et bientôt Charles, & le prêtre, & Bonneau,  
 Furent tous trois aux fossés du château.



Non loin du pont étoit l'aimable page,  
 Lequel ayant jetté dans le canal  
 Le corps maudit de son damné rival,  
 Ne perdoit point l'objet de son voyage.  
 Il devoit en secret son ennui,  
 Voyant ce pont entre sa dame & lui.  
 Mais quand il vit aux rayons de la lune  
 Les trois François, il sentit que son cœur ;  
 Du doux espoir éprouvoit la chaleur ;  
 Et d'une grace adroite & non commune,  
 Cachant son nom & surtout son ardeur,  
 Dès qu'il parut, dès qu'il se fit entendre ;  
 Il inspira je ne sçais quoi de rendre :  
 Il plut au prince ; & le moine bénin  
 Le caressoit de son air patelin,  
 D'un œil dévot, & du plat de la main.

Leur nombre heureux étant formé de quatre ;  
 On vit bientôt les deux flèches s'abattre  
 Du pont mobile : & les quatre coursiers,  
 Font en marchant gémir les madriers.  
 Le gros Bonneau, tout essoufflé, chemine,  
 En arrivant, droit devers la cuisine,  
 Songe au soupé. Le moine, au même lieu,  
 Dévotement en rendit grace à Dieu.  
 Charles, prenant un nom de gentilhomme,  
 Court à Cutendre, avant qu'il prit prit son somme ;  
 Le bon baron lui fit son compliment,  
 Puis le mena dans son appartement.  
 Charles a besoin d'un peu de solitude ;  
 Il veut jouir de son inquiétude ;  
 Il pleurs Agnès. Il ne se doudoit pas  
 Qu'il fut si près de ses jeunes appas.

Le beau Monrose en sçut bien davantage.

Avec adresse il fit causer un page :  
 Il se fit dire où reposoit Agnès ,  
 Remarquant tout avec des yeux distraits,  
 Ainsi qu'un chat , qui d'un regard avide ,  
 Guette au passage une souris timide ,  
 Marchant tout doux , la terre ne sent pas  
 L'impression de ses pieds délicats :  
 Dès qu'il l'a vu , il a sauté sur elle.  
 Ainsi Monrose , avançant vers sa belle ,  
 Etend un bras , puis avance à tâtons ,  
 Posant l'oreil , & haussant les talons.  
 Agnès ! Agnès ! il entre dans ta chambre ;  
 Moins promptement la paille vole à l'ambre :  
 Et le fer fuit moins simpatiquement  
 Le tourbillon qui l'unit à l'aiman.

Le beau Monrose , en arrivant , se jette  
 A deux genoux au bord de la couchette ,  
 Où sa maîtresse avoit , entre deux draps ,  
 Pour sommeiller , arrangé ses appas.  
 De dire un mot aucun d'eux n'eut la force ;  
 Ni le loisir ; le feu prit à l'amorce  
 En un clin d'œil. Un baiser amoureux  
 Unit soudain leurs bouches demi-closes ;  
 Leur ame vint sur leurs levres de roses ;  
 Un tendre feu fortit de leurs beaux yeux ;  
 Dans leurs baisers ; leurs langues se cherchent ;  
 Qu'éloquement alors elles parlerent !  
 Discours muets , langage des desirs ,  
 Charmant prélude , organe des plaisirs ,  
 Pour un moment il vous fallut suspendre  
 Ce doux concert , & ce duo si tendre.  
 Agnès aida Monrose impatient ,  
 A dépouiller , à jeter promptement  
 De ses habits l'incommode parure ,



Déguisement qui pèse à la nature ;  
 Dans l'âge d'or aux mortels inconnu ;  
 Que hait surtout un Dieu qui va tout nu.

Dieux, quels objets ! Est-ce Flore, Zéphire  
 Est-ce Pfiché, qui caresse l'Amour ?  
 Est-ce Vénus, que le fils de Cynire  
 Tient dans ses bras ; loin des rayons du jour ;  
 Tandis que Mars est jaloux & soupire ?

Le Mars François, Charles, au fond du château ;  
 Soupire alors avec l'amî Bonneau,  
 Mange à regret, & boit avec tristesse.  
 Pour égayer sa taciturne altesse.

Un vieux valet, bavard de son métier,  
 Apprit au Roi, sans se faire prier,  
 Que deux beautés, l'une, robuste & fiere,  
 L'autre, plus douce, aux yeux bleus, au tein frais,  
 Couchoient alors dans la gentilhommiere.  
 Charles étonné les soupçonne à ces traits.  
 Il se fait dire, & puis redire encore  
 Quels sont les yeux, la bouche, les cheveux,  
 Le doux parler, le maintien vertueux  
 Du tendre objet de son cœur amoureux.  
 C'est elle enfin ; c'est tout ce qu'il adore.

Il en est sûr. Il quitte son repas.  
 Adieu, Bonneau ; je cours entre ses bras.  
 Il dit, & vole, & non pas sans fracas ;  
 Il étoit Roi, cherchant peu le mystere.  
 Plein de sa joie, il répète, il redit  
 Le nom d'Agnès, tant qu'Agnès l'entendit.  
 Le couple heureux en trembla dans son lit.  
 Que d'embarras ! comment sortir d'affaire ?  
 Voici comme le beau page s'y prit.

Près du lambris, dans une grande armoire ;  
 On avoit mis un petit oratoire,

Autel de poche , où lorsque l'on vouloit ,  
 Pour quinze sols un capucin venoit ,  
 Sur le rétable , en voute pratiquée  
 Est une niche , en attendant son saint ;  
 D'un rideau verd la niche étoit masquée.  
 Que fait Monrose ? un beau penser lui vint  
 De s'ajuster dans la niche sacrée  
 En bienheureux. Derriere le rideau  
 Il se tapit , sans pourpoint , sans manteau.  
 Le Roi s'avance , & presque dès l'entrée ,  
 Il saute au cou de sa belle adorée ,  
 Et tout en pleurs il veut jouir des droits  
 Qu'ont les amans , surtout quand ils sont Rois.  
 Le saint caché frémit à cette vue :  
 Il fait du bruit , & la toile remue.  
 Le Roi s'avance , il y porte la main :  
 Il sent un corps ; il recule , il s'écrie ;  
 „ Amour ! Satan ! saint François ! saint Germain !  
 Moitié frayeur , & moitié jalousie ,  
 Puis tire à lui , fait tomber sur l'autel ,  
 Avec grand bruit le rideau , sous lequel  
 Se bloriffoit cette aimable figure ;  
 Qu'à son plaisir façonna la nature.  
 Son dos tourné par pudeur étoit  
 Ce que César sans pudeur soumettoit  
 A Nicomede en sa belle jeunesse ;  
 Ce que jadis le héros de la Grece  
 Admira tant dans son Ephestion ;  
 Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.  
 Que les héros , ô ciel ! ont de foiblesse !

Si mon lecteur n'a point perdu le fil  
 De cette histoire , au moins se souvient-il ,  
 Que dans le camp la courageuse Jeanne  
 Traça jadis au bas d'un dos profâne ;



D'un doigt conduit par monsieur saint Denis,  
Adroitement trois belles fleurs de lys.  
Cet écusson, ce saint cu, ce derriere,  
Emurent Charles : il se mit en priere ;  
Il croit que c'est un tour de Belzebuth ;  
De repentir & de douleur atteinte,  
La belle Agnès s'évanouit de crainte ;  
Le prince alors, dont le trouble s'accrut,  
Lui prend les mains : *qu'on vole ici vers elle !*  
*Accourez tous ; le diable est chez ma belle !*

Aux cris du Roi, le confesseur troublé,  
Non sans regret, quitte aussitôt la table ;  
L'ami Bonneau monte tout essoufflé ;  
Jeanne s'éveille, & d'un bras redoutable,  
Prenant ce fer que la victoire fuit,  
Cherchant l'endroit d'où partoît tout ce bruit,  
Et cependant le baron de Cutendre  
Dormoit à l'aïse, & ne put rien entendre.





LA  
PUCELLE  
D'ORLÉANS.



CHANT SEIZIEME.

*Arrivée de Dunois & de Dorothee au château  
de Cutendre. Sortie du château de Cutendre.*

**E**N accourant , la fiere Jeanne d'Arc ;  
D'une lucarne apperçut dans le parc  
Cent palefrois , une brillante troupe  
De chevaliers , portant dames en croupe ,  
Et d'écuyers , qui tenoient dans leurs mains  
Tout l'attirail des combats inhumains ;  
Cent boucliers , où des nuits la couriere  
Réfléchissoit sa tremblante lumiere ;  
Cent cassé d'or , d'aigrettes ombragés ,  
Et les longs bois d'un fer pointu chargés ;  
Et des rubans , dont les touffes dorées ,  
Pendoient au bout des lances acérées.  
Vayant cela , Jeanne cru fermement  
Que les Anglois avoient surprit Cutendre.



Mais Jeanne d'Arc se tromport lourdement ;  
 En fait de guerre on peut bien se méprendre ;  
 Témoin Ajax , & certain général ,  
 Duc , bel-esprit , ministre , maréchal ;  
 L'un sur le Rhin , l'autre aux bords du Scamandre ;  
 Un beau matin s'aviserent de prendre  
 Des moutons blancs pour autant d'ennemis ,  
 Sans que l'honneur fut en rien compromis.

Ce n'étoient point des enfans d'Angleterre ;  
 Qui de Cutendre avoient surprit la terre ,  
 C'étoit Dunois , de Milan revenu ,  
 Le grand Dunois , à Jeanne si connu ,  
 Qui ramenoit la belle Dorothee .  
 Elle étoit d'aïse & d'amour transportée :  
 Elle en avoit sujet assurément ;  
 Car auprès d'elle étoit son cher amant .  
 Ce cher amant , ce tendre la Trimouille ,  
 Pour qui son œil de pleurs souvent se mouille ;  
 L'ayant cherchée à travers cent combats ,  
 L'avoit trouvée , & ne la quittoit pas .

En nombre pair , cette troupe dorée ,  
 Dans le château , la nuit , étoit entrée .  
 Jeanne y vola . Le bon Roi qui la vit ,  
 Crut qu'elle alloit combattre , & la suivit .  
 Et dans l'erreur qui trompoit son courage ,  
 Il laissa encor Agnès avec son page .  
 O page heureux ! & plus heureux cent fois  
 Que le plus chaud , le plus chrétien des Rois ;  
 Que de bon cœur alors tu rendis grace  
 Au bénoit saint dont tu tenois la place !  
 Il te fallut r'habiller promptement :  
 Sur le latin de ton cu ferme & blanc ,  
 Tu rajustas ta trouffe diaprée .

Agnès t'aidoit d'une main timorée ,  
 Qui s'égaroit & se trompoit souvent.  
 Que de baisers sur sa bouche de rose  
 Elle reçut en r'habillant Monrose !  
 Que son bel oeil , le voyant rajusté ,  
 Sembloit encor chercher la volupté !

Monrose au parc descendit sans rien dire.  
 Le confesseur tout fainement soupire ,  
 Voyant passer ce beau jeune garçon ,  
 Qui lui donnoit de la distraction.  
 La douce Agnès composoit son visage ,  
 Ses yeux , son air , son maintien , son langage.  
 Auprès du Roi , Bonifoux se rendit ,  
 Le consola , le rassura , lui dit :  
 Que dans la niche un envoyé céleste  
 Etoit d'en-haut venu pour annoncer ,  
 Que des Anglois la puissance funeste  
 Touchoit au terme , & que tout doit passer ;  
 Que le Roi Charles obtiendra la victoire.  
 Charles le crut ; car il aimoit à croire.  
 La fiere Jeanne appuya son discours ,  
 „ Du ciel , dit-elle , acceptons le secours :  
 „ Venez , grand prince ! & rejoignons l'armée ;  
 „ De votre absence à bon droit allarmée.

Sans balancer , la Trimouille & Dunois  
 De cet avis furent à haute voix.  
 Par ce héros la belle Dorothee  
 Honnêtement au Roi fut présentée.  
 Agnès la baïse ; & le noble escadron ;  
 Sortit enfin du logis du baron.

Les gens du ciel aiment souvent à rire  
 Des passions du sublunaire empire :  
 Il regardoit cheminaur dans les champs



Cet escadron de héros & d'amans,  
Le Roi de France alloit près de sa belle,  
Qui s'efforçant d'être toujours fidelle,  
Sur son cheval la main lui présentoit,  
Serroit la sienne, exhaloit sa tendresse,  
Et cependant, ô comble de foiblesse!  
De temps en temps le beau page lorgnoit.  
Le confesseur psalmodiant suivoit,  
Des voyageurs récitant la priere,  
S'interrompant, en voyant tant d'attraits;  
Et regardant avec des yeux diffruits  
Le Roi, le page, Agnès, & son bréviaire.  
Tout brillant d'or, & le cœur plein d'amour,  
Ce la Trimouille, ornement de la cour,  
Caracoloit auprès de Dorothee,  
Ivre de joie, & d'amour transportée,  
Qui le nommoit son cher libérateur,  
Son cher amant, l'idole de son cœur.  
Jeanne auprès d'eux, ce fier soutien du trône,  
Portant corset & jupon d'amazone,  
Le chef orné d'un petit chapeau verd,  
Enrichi d'or & de plumes couvert,  
Sur son fier âne étaloit ses gros charmes,  
Parloit au Roi, couroit, alloit le pas,  
Se rengorgeoit, & soupiroit tout bas  
Pour le Dunois, compagnon de ses armes:  
Car elle avoit toujours le cœur ému,  
Se souvenant de l'avoit vu tout nu.  
Bonneau portant barbe de patriarche.  
Suant, soufflant, Bonneau fermoit la marche:  
O d'un grand Roi serviteur précieux!  
Il pense à tout; il a soin de conduire  
Deux gros mulers tout chargés de vin vieux,  
Longs souciffons, pâtés délicieux,  
Jambons, poulets, ou cuits, ou prêts à cuire.



LA  
PUCELLE  
DORLÉANS.

CHANT DIX-SEPTIEME.

*Combat de la Pucelle & de Jean Chandos. Etrange  
loi du combat à laquelle la Pucelle est soumise.*

**O**N avançoit, alors que Jean Chandos,  
Cherchant partout son Agnès & son page,  
Au coin d'un bois, près d'un certain passage,  
Le fer en main, rencontra nos héros.  
Chandos avoit une fuite assez belle  
De fiers Bretons, pareille en nombre à celle  
Qui suit les pas du monarque amoureux.  
Mais elle étoit d'espèce différente:  
On n'y voyoit ni tétens, ni beaux yeux.  
*Oh! ho!* dit-il, d'une voix ménaçante,  
*Galant François, objet de mon courroux,*  
*Vous avez donc trois filles avec vous!*  
*Et moi Chandos, je n'en aurai pas une?*  
*Ça, combattons. Je veux que la fortune*



Décide ici qui de nous sçait le mieux  
Pousser sa lance & plaire à deux beaux yeux,  
Que la valeur soit notre seule chance !  
Que de vous tous le plus ferme s'avance !  
Qu'on entre en lice ! & celui qui vaincra,  
L'une des trois à son aise tiendra.

Le Roi piqué de cette offre cinique,  
Veut l'en punir, s'avance, prend sa pique,  
Dunois lui dit ; ah ! laissez-moi, seigneur,  
Venger mon prince & ces dames d'honneur.  
Il dit, & court. La Trimouille l'arrête ;  
Chacun prétend à l'honneur de la fête.  
L'ami Bonneau, toujours de bon accord,  
Leur proposa de s'en remettre au sort :  
Car c'est ainsi que les guerriers antiques  
En ont usé dans les temps héroïques ;  
Ne vit-on pas l'apôtre Matthias  
Gagner aux dez la place de Judas ?  
Même aujourd'hui, dans quelques républiques ;  
Plus d'un emploi, plus d'un rang glorieux  
Se tire aux dez, & tout n'en va que mieux.  
Le gros Bonneau tient le cornet, soupire,  
Craint pour son Roi, prend les dez, roule, tire.

Denis, du haut du céleste rempart ;  
Voyoit le tour d'un paternel regard :  
Et contemplant la Pucelle & son âne,  
Il conduisoit ce qu'on nomme hazard.  
Il fut heureux. Le sort échut à Jeanne.  
Jeanne ! c'étoit pour vous faire oublier  
L'infâme jeu de ce grand cordelier,  
Qui ci-devant avoit râlé vos charmes,  
Jeanne, à l'instant, court au Roi, court aux armes,  
Modestement va derrière un buisson

Se délacer , détacher son jupon ,  
 Et revêtir son armure sacrée ,  
 Qu'un écuyer tient déjà préparée :  
 Puis à cheval elle monte en courroux ;  
 Branlant sa lance & ferrant les genoux ,  
 Elle invoquoit les onze milles belles ,  
 Du pucelage héroïnes fidèles.  
 Pour Jean Chandos , cet indigne chrétien  
 Dans les combats n'invoquoit jamais rien.

Jean contre Jeanne avec fureur s'avance ;  
 Des deux côtés égale est la vaillance.  
 Les deux coursiers bardés , coëffés de fer ,  
 Sous l'éperon partent comme l'éclair ,  
 Vont se heurter , & de leur tête dure ,  
 Front contre front fracasse leur armure ;  
 La flamme en sort ; & le sang du coursier  
 Teint les éclats du voltigeant acier.  
 Du choc affreux les échos retentissent ;  
 Des deux coursiers les huit pieds tressaillissent ;  
 Et les guerriers , du coup désarçonnés ,  
 Tombent chacun sur la croupe étonnés :  
 Ainsi qu'on voit deux boules suspendues  
 Aux bouts égaux de deux cordes tendues  
 Dans une courbe au même instant partir ,  
 Hâter leurs cours , se heurter , s'aplatir ,  
 Et remonter sous le choc qui les presse ,  
 Multipliant leur poids par leur vitesse.  
 Chaque parti crut morts les deux coursiers ;  
 Et tressaillit pour les deux chevaliers.

Or , des François le champion auguste  
 N'avoit la chair si ferme & si robuste ,  
 Les os si durs , les membres si dispos ,  
 Si musculeux , que messer Jean Chandos.



Son équilibre ayant dans cette rixe  
 Abandonné sa ligne & son point fixe,  
 Son quadrupede un haut-le-corps lui fit,  
 Qui sur le pré Jeanne d'Arc étendit,  
 Sur son beau dos, sur sa croupe gentille,  
 Et comme il faut que tombe toute fille.

Chandos pensoit qu'en ce grand desarroï  
 Il avoit mis ou Dunois ou le Roi:  
 Il veut soudain contempler sa conquête.  
 Le casque ôté, Chandos voit une tête,  
 Où languissoient deux grands yeux noirs & longs,  
 De la cuirasse il défait les cordons:  
 Il voit, ô ciel! ô plaisir! ô merveille!  
 Deux gros tetons de figure pareille,  
 Unis, polis, séparés, demi-ronds,  
 Et surmontés de deux petits bourons,  
 Qu'en sa naissance a la rose vermeille.  
 On tient qu'alors, en élevant la voix,  
 Il bénit Dieu pour la première fois.

Elle est à moi la Pucelle de France!  
 S'écria-t-il: contentons ma vengeance.  
 J'ai grace au ciel, doublement mérité  
 De mettre à bas cette fière beauté.  
 Que saint Denis me regarde & m'excuse:  
 Mars & l'amour sont mes droits; & j'en use.  
 Puis se tournant devers son écuyer,  
 Je vois, dit-il, qu'elle est hors d'elle-même &  
 J'ai ces deux bras pour combattre & tuer:  
 Pour la guerir je prendrai le troisième.  
 Son écuyer répond: poussez, Milord;  
 Du trône Anglois affermissiez le sort.  
 Frere Lourdis en vain nous décourage &  
 Il jure en vain que ce saint pucelage

Et des Troyens le grand Palladium ,  
 Le bouclier sacré du Latium :  
 De la victoire il est , dit-il , le gage ;  
 C'est Porislâme. Il faut nous en saisir.  
 Oui , dit Chandos , & j'aurai pour partage  
 Le plus grands biens , la gloire & le plaisir.

Jeanne pâmée écoutoit ce langage  
 Avec horreur , & faisoit mille vœux  
 A saint Denis , ne pouvant faire mieux.  
 Le grand Dunois , d'un courage héroïque ,  
 Veut empêcher le triomphe impudique.  
 Mais comment faire ? Il faut dans tout état  
 Qu'on se soumette à la loi du combat.  
 Les fers en l'air , & la tête penchée ,  
 L'oreille basse & du choc écorchée ,  
 Languissamment le céleste baudet  
 D'un œil confus Jean Chandos regardoit.  
 Il nourrissoit dès long-temps dans son ame  
 Pour la Pucelle une discrète flamme ,  
 Des sentimens nobles & délicats ,  
 Très peu connu des ânes d'ici-bas :  
 Il soupiroit en voyant les trois bras.

Le confesseur du bon Monarque Charles  
 Tremble en sa chair , alors que Chandos parle ;  
 Il craint surtout que son cher pénitent ,  
 Pour soutenir la gloire de la France ,  
 Qu'on avilit avec tant d'impudence ,  
 A son Agnès n'en veuille faire autant ,  
 Et que la chose encor soit imitée  
 Par la Trimouille , & par sa Dorothee.  
 Au pied d'un chêne il entre en oraison ,  
 Et fait tout bas sa méditation  
 Sur les effets , la cause , la nature  
 Du doux péché qu'aucun nomment luxure.





LA  
PUCELLE  
D'ORLÉANS.

\*\*\*\*\*  
CHANT DIX-HUITIEME.

*Vision. Miracle qui sauve l'honneur de Jeanne.*

**E**N méditant avec attention ,  
Le bénoit moine eut une vision ,  
Assez semblable au prophétique songe  
De ce prophète heureux par un menfonge ;  
Patte-velu , dont l'esprit lucratif  
Avoit vendu ses lentilles en juif ;  
Ce vieux Jacob , ( admirez bien mes freres  
Du livre fait les sublimes misteres )  
Devers l'Euphrate , une nuit apperçut  
Mille béliers qui grimperent en rut  
Sur les brebis , qui les laisserent faire.  
Le moine vit de plus plaisans objets ,  
Il vit très-bien , ou crut voir le bon pere ,  
Ce qu'aucun saint n'obtint de voir jamais ;  
Il vit courir à la même aventure ,  
Il vit aux pieds des futures Agnès  
Les demi Dieux de la race future :

Il observa les différens attraits  
 De ces beautés, dont l'adresse seconde  
 Faisoit danser tous les maîtres du monde :  
 Chacun étoit juste sous son héros,  
 Partant ensemble & difans les grands mots ;  
 Chacun avoit son trot & son allure ;  
 Chacun piquoit à l'envi sa monture.  
 Tous excelloit à ce jeu des deux dos,  
 Tels, au retour de Flore & de Zéphire,  
 Quand le printemps reprend son doux empire ;  
 Tous les oiseaux, peints de mille couleurs,  
 Par leurs amours, agitent les feuillages :  
 Les papillons se baissent sur les fleurs :  
 Et les lions courent sous les ombrages  
 Vers leurs moitiés qui ne sont plus sauvages,

C'est-là qu'il vit le beau François premier ;  
 Ce brave Roi, ce loyal chevalier  
 Avec Erampe heureusement oublie  
 Les autres fers qu'il reçut à Pavie.

Là, Charles-Quint joint le myrte au laurier,  
 Baïse à la fois la Flamande & la Maure.  
 Quels Rois, ô ciel ! l'un, à ce beau métier,  
 Gagne la goutte, & l'autre pis encore.

Près de Diane on voit danser les ris,  
 Aux mouvemens que l'amour lui fait faire ;  
 Quand dans ses bras décharnés & flétris  
 Yvre d'amour tendrement elle serre  
 En se pâmant, le second des Henris.  
 De la déboche un long & docte usage  
 De la beauté lui fait avoir le prix.

De Charles neuf le successeur volage  
 Quitte en riant sa Cleris pour un page,



Sans s'allarmer des troubles de Paris.

Mais quels combats le jacobin vit rendre  
Par Borgia, le sixième Alexandre ?  
En cent tableaux il est représenté ;  
Là, sans thiare, & d'amour transporté,  
Tournant le dos, troussant sa toutanelle  
Avec Vanoie il se fait la femelle :  
Un peu plus bas, on voit Sa Sainteté,  
Pour les plaisirs convoitant sa famille,  
Donner l'assaut à Lucrece sa fille.

O Léon dix ! ô sublime Paul trois !  
Jules second ! & toi Monté le drille !  
A ce beau jeu vous passéz tous les Rois.

Mais vous cédez à mon grand Béarnois ;  
A ce vainqueur de la ligue rebelle,  
A mon héros, plus connu mille fois  
Par les plaisirs que gouta Gabrielle,  
Que par vingt ans de travaux & d'exploits :

Le moine vit des Doges de Venise,  
Et ces grands Ducs fiers oppresseurs de Pise  
Avec les boucs partageans leurs plaisirs :  
Mais les laissant à leurs puans desirs,  
Bientôt on voit le plus beau des spectacles,  
Ce siècle heureux, ce siècle des miracles,  
Ce grand Louis, cette orgueilleuse cour,  
Où tous les arts sont instruits par l'amour.  
L'amour bâtit ce superbe Versailles ;  
L'amour, aux yeux des peuples éblouis,  
D'un lit de fleurs fait un trône à Louis,  
Malgré les cris du fier Dieu des batailles ;  
L'amour amène au plus beau des humains  
De cette cour les rivales charmantes ;  
Toutes en feu, toutes impatientes ;

De Mazarin la niée aux yeux divins ;  
 La généreuse & tendre la Valiere ;  
 La Montespan , plus ardente & plus fiere ;  
 L'une se livre au moment de jouir ,  
 Et l'autre attend le moment du plaisir.  
 Mais tout à coup quelle métamorphose !  
 D'un long froc noir , lugubrement paré ,  
 L'amour met bas sa couronne de rose ;  
 Sont front se perd sous un bonnet carré.  
 Le sot scrupule , & la froide décence  
 Masque les traits de sa riante enfance.  
 L'himen le suit à pas mystérieux ;  
 Les deux flambeaux brûlent des mêmes feux ,  
 Feux sans éclat , dont la pâle lumiere  
 Porte l'ennui dans les lieux qu'elle éclaire.

A la lueur de ces tristes flambeaux ,  
 Suivi d'un prêtre & de deux maquereaux ;  
 Pour guide un diable en noire soutanelle ,  
 Le grand Louis , couronné de pavots ,  
 Vient épouser sa vicille maquerelle.

Le moine vit ce phœnix des Bourbons  
 Enforcé de deux flasques tetons ,  
 Sur un sofa piquer sa haridelle.  
 L'amour en pleurs , & sa fuite fidèle  
 Les jeux , les ris , s'envolent à Paphos.  
 Paris , la cour , sont en proie aux dévots.  
 Une grossiere & maussade luxure  
 Rapelle aux sens toute la volupté.  
 Sous l'air cassard , un cinisme effronté  
 Met Diogene où regnoit Epicure.  
 Dans les excès d'une crapule obscure  
 Le courtisan cherche la liberté.  
 Hercule en froc , & Priape en soutane ;



Dans les palais portent l'obscenité ;  
 Tout leur fait joug , & le couple profane ,  
 Recommandé par sa brutalité ,  
 A son plaisir patine la beauté.  
 C'en étoit fait du tendre amour , en France ;  
 Quand la fortune , ou bien la providence ,  
 A saint Denis logea le Roi bigot.

Le moine voit à ce regne cagot  
 Dans les destins succéder la Régence ,  
 Temps fortuné , marqué par la licence ,  
 Où la Folie agitant son grelot  
 Jette sur tout un vernis d'innocence :  
 Où le caffard n'est prisé que du sot.

Tendre *Argenton* ! solâtre *Parabere* ,  
 C'est par vos soins , que le Dieu de Cythere  
 Régnant en maître au palais d'Orléans ,  
 Sur ses autels revoit fumer l'encens.  
 Le Dieu du gout , son seul & digne émule ;  
 Tache d'unir les graces aux talens.  
 Faune & Priape , & le brutal Hercule ,  
 Forcés de fuir , rentrent dans les couvens ;  
 Ils n'osent plus se faire voir en France  
 Que sous les traits de Bieux ou de Vence.  
 Le bon Régent , de son palais royal ,  
 Des voluptés donne à tous le signal.  
 Vous répondez à ce signal aimable ,  
 Jeune Berry ! bel astre de la cour !  
 Vous répondez du sein du Luxembourg.  
 Vous , que Bacchus & le Dieu de la table  
 Mènent au lit , escortés par l'amour.

Près de Paris , sous la pourpre Romaine ;  
 Mais je m'arrête ; un semblable tableau

Pourroit au peintre attirer dure aubeine :  
 Il faudroit placer plus d'un Bonneau  
 En robe courte : or, dans ce dernier âge  
 Homme d'épée est un fier marquereau :  
 Et moi chetif j'abhorre le tapage.  
 Je tiendrai donc contre l'apas flatteur :  
 Je me tairai, n'en déplaise au lecteur !  
 O Rambouillet, asile du mystere !  
 Meudon ! Choisi ! réduits délicieux !  
 Que les plaisirs, les amours & les jeux  
 Ont si souvent préférés à Cithere,  
 Sur vos secrets censurés par Ligniere  
 Et respectés de son prudent Recteur,  
 Ma chaste Muse est forcée à se taire.  
 Le temps présent est l'arche du Seigneur ;  
 Qui la touchoit d'une main trop hardie  
 Puni du ciel tomboit en létargie.  
 Je me tairai. Mais si j'osoit pourtant,  
 O des beautés aujourd'hui la plus belle !  
 O tendre objet, noble, simple, touchant !  
 O potelée & douce la Tournelle !  
 Si j'osois mettre à vos genoux charnus  
 Le grain d'encens que l'on doit à Vénus,  
 Si je chantois cette haute fortune,  
 L'objet des vœux de Flavacourt la brune,  
 Si je chantois ce tendre & doux lien,  
 Ce nœud si cher, quoique si peu chrétien,  
 Formé, béni par la vieille Eminence,  
 Maudit, rompu par un prélat bigot,  
 Et resserré par ce grand Roi de France,  
 Malgré l'avis & les sermons d'un sot !  
 Si de l'amour je déployoit les armes,  
 Si je disois !... Non, je ne dirai mot ;  
 Je serois trop au-dessous de vos charmes ;



Dans son extase enfin le moine noir  
Vit avec plaisir ce que je n'ose voir.  
D'un œil avide, & toujours très modeste,  
Il contemploit le spectacle céleste  
De tous ces Rois accouplés bout à bout,  
Charles second sur la belle Portsmouth,  
George second sur la tendre Yarmouth:  
Et ce dévot, Roi de Lusitanie  
En priant Dieu se pâmant sur sa mie,  
Et ce Victor, attrapé tour à tour  
Par son orgueil, par son fils, par l'amour.

Mais quand au bout de l'auguste enfilage,  
Il aperçut entre Iris & son page,  
Perçant un cu, qu'il ferroit des deux mains,  
Cet auteur Roi, si dur & si bizare,  
Que dans le nord, on admire, on compare  
A Salomon, ainsi que les Germains  
Leur Empereur César des Romains,  
Hélas, dit-il, si les grands de la terre  
Font deux à deux cette éternelle guerre,  
Si l'univers doit en passer par-là,  
Dois-je gémir que Jean Chandos se mette  
Les deux gigots sur la belle brunette?  
Du seigneur Dieu la volonté soit faite!  
Amen, amen, dit-il, & se pâma,  
Croyant jouir de tout ce qu'il voit là.

Mais saint Denis étoit loin de permettre  
Qu'aux yeux du ciel Jean Chandos allât mettre  
Et la Pucelle & la France aux abois.  
Ami lecteur, vous avez quelquefois  
Où conter qu'on nouoit l'aiguillette.

C'est une étrange & terrible recette ,  
 Et dont un saint ne doit jamais user ,  
 Que quand d'une autre il ne peut s'aviser .  
 D'un pauvre amant le feu se tourne en glace ;  
 Vit & perclus , sans rien faire il se lasse ;  
 Dans ses efforts étonné de languir ,  
 Et consumé sur le bord du plaisir .  
 Telle une fleurs des feux du jour séchée ,  
 La tête basse & la tige penchée ,  
 Demande envain les humides vapeurs  
 Qui lui rendoient la vie & les couleurs .  
 Voilà comment le bon Denis arrête  
 Le fier Anglois dans ses droits de conquête .

Chandos suant , & soufflant comme un bœuf ,  
 Cherche du doigt , si Jeanne est une fille ,  
*Au diable soit , dit-il , la sorte éguille !*  
 Bientôt le diable emporte l'étui neuf ;  
 Il veut encor secouer sa guenille :  
 Jeanne échapant à son vainqueur confus  
 Reprend ses sens quand il les a perdus ;  
 Puis , d'une voix sanglotante , terrible ,  
 Elle lui dit : *Tu n'es pas invincible ;*  
*Tu vois qu'ici , dans le plus grand combat ,*  
*Dieu l'abandonne , & son cheval s'abat .*  
*Dans l'autre , un jour , je vengerai la France ;*  
*Denis le veut , & j'en ai l'assurance ;*  
 Et je te donne avec tes combattans  
 Un rendez-vous sous les murs d'Orléans .  
 Le fier Chandos lui répondit : *ma belle !*  
*Vous m'y verrez , pucelle ou non pucelle :*  
*J'aurai pour moi saint George & le Dieu fort &*  
 Et je promets de réparer mon tort .





LA  
PUCELLE  
D'ORLÉANS.

CHANT DIX-NEUVIEME.

*Corisandre.*

**M**ON cher lecteur sçait par expérience  
 Que ce beau Dieu, qu'on nous peint dans l'enfance,  
 Et dont les jeux ne sont point jeux d'enfans,  
 A deux carquois tout à fait différens.  
 L'un a des traits, dont la douce pique  
 Se fait sentir, sans danger, sans douleur  
 Croît par le temps, pénètre au fond du cœur,  
 Et vous y laisse une vive blessure.  
 Les autres traits sont un feu dévorant,  
 Dont le coup part & brûle au même instant.  
 Dans les cinq cens il porte le ravage.  
 Un rouge vif allume le visage;  
 D'un nouvel être on se croit animé;  
 D'un nouveau sang le corps est enflammé.  
 On n'entend rien, le regard étincelle;  
 Sans réfléchir le geste & l'acte suit;  
 L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,

Qui sur les bords du broc , qui la recèle  
 S'éleve, court, s'échape, tombe & fuit,  
 N'est qu'une image imparfaite, infidèle  
 Du feu d'amour, quand en nous il agit.  
 Vous connoissez tous ces états, mes freres?  
 Mais ce tiran de nos âmes légères,  
 Ce Dieu fripon, cet étourdi d'Amour,  
 Faisoit alors un bien plus plaissant tour.

Il fit loger entre Blois & Cutendre  
 Une beauté, dont les aimables traits  
 Auroient passé tous les charmes d'Agnès,  
 Si cette belle avoit eu le cœur tendre:  
 Beau don, qui vaut tous les autres attraits.  
 C'étoit la jeune & forte Corisandre.  
 L'amour voulut, que tout Roi, chevalier,  
 Homme de robe, & jeune bachelier,  
 Dès qu'il verroit cette jeune imbécile  
 Perdit le sens à se faire lier.  
 Mais les valets, le peuple, espèce vile,  
 Etoient exempts de la bizarre loix:  
 Il folloit être ou gentilhomme ou Roi  
 Pour être fou. Ce n'est pas tout encore;  
 L'art d'Esculape, & cent grains d'ellebore  
 Contre ce mal étoient un vain secours:  
 Et la cervelle empiroit tous les jours,  
 Jusqu'au moment, où la belle innocente  
 Pour quelque amant feroit compatissante;  
 Et ce moment du ciel étoit prescrit,  
 Pour que la belle eut enfin de l'esprit.

Plus d'un amant, né sur les bords de Loire;  
 Pour avoir vu Corisandre une fois,  
 Avoit perdu le sens & la mémoire.  
 L'un se croit cerf, & broute dans les bois,



L'autre , pensant avoir un cu de verre ,  
 Des qu'un passant le heurte en son chemin  
 Va s'écriant qu'on casse son derriere.  
 Goyon se croit du sexe féminin ,  
 Porte une juppe & se meurt de tristesse ,  
 Qu'à la trousser nul amant s'empresse :  
 D'un large bât Valori s'est chargé ;  
 Il se croit âne , & ne se trompe guere ,  
 Veut qu'on le charge , & ne cesse de braire.  
 Sablé se croit en marmite changé ,  
 Marche à trois pieds , une main posé à terre ;  
 L'autre fait l'anse. Hélas ! chacun de nous  
 Pourroit fort bien se mettre au rang des fous  
 Sans avoir vu la belle Corisandre.  
 Quel bon esprit ne se laisse surprendre  
 A ses desirs ? & qui n'a ses travers ?  
 Chacun est fou , tant en prose qu'en vers.

Or , Corisandre avoit une grand'mere  
 Femme de bien , d'une humeur peu sévere ;  
 Dont en secret l'orgueil se complaisoit  
 A voir les fous que sa fille faisoit.  
 Mais de scrupule à la fin obsédée ,  
 Elle eut pitié d'un si triste fléau :  
 Sa fille donc , si fatale au cerveau ,  
 Par elle fut dans sa chambre enfermée.  
 Elle aposta , pour garder le château ,  
 Deux champions , à la mine assurée  
 Qui défendoient l'accès de la maison  
 A tout venant qui risquoit sa raison.  
 La belle forte , ainsi claquemurée ,  
 Filoit , cousoit & chantoit , sans penser ,  
 Sans nul regret , qui vint la traverser ,  
 Sans gout , sans soins , & sans la moindre envie  
 De s'appliquer à guerir la folie

De ses amans : ce qui n'auroit tenu  
Qu'à dire oui , si la belle eut voulu.

Le fier Chandos , encor tout en colere  
D'avoir raté sa superbe adversaire ,  
Vers ses Anglois retournoit en grondant :  
Semblable au chien , dont la vorace dent  
Saisit envain le lievre qui s'échappe ,  
Qui tourne , vire , & crie , & pleure & jappe ;  
Puis vers son maître approche à petit pas  
Portant la queue & l'oreille fort bas ,  
Chandos maudit son animal revêche ,  
Qui lui fit faute en ce tendre duel.  
Son général cependant lui dépêche  
Pour le presser un jeune colonel ,  
Brave Irlandois , nommé Paul Tirconnel  
Portant l'air haut , une large poitrine ,  
Jarret tendu , bras nerveux , double échine ,  
Au sourcil fier , & qui porte la mine  
D'avoir toujours sçu parer à l'affront ,  
Qui de Chandos faisoit rougir le front.

Ces deux guerriers , avec leur noble escorte ,  
De Corisandre arrivans à la porte ,  
Veulent entrer , quand des deux portiers l'un  
Crie , *arrêtez , gardez-vous d'entreprendre*  
*De pénétrer jusques à Corisandre ,*  
*Si vous voulez garder le sens commun.*

Le fier Chandos , qui croit qu'on l'injurie  
Poussé en avant , & frappant en furie ,  
D'un coup d'estoc , renverse à douze pas  
Un des huissiers , qui se démet un bras ,  
Et tout meurtri roulé au loin sur le sable ,  
Paul Tirconnel , non moins impitoyable ,



De l'éperon donne à la fois deux coups ,  
Lâche la bride & ferre les genoux  
A son courfier , qui comme la tempête  
Part de la main & passe sur la tête  
De l'autre huissier , qui leve un front confus ,  
Reste un moment interdit & perclus ,  
Et détournant reçoit une ruade  
Qui le met bas avec son camarade.  
Tel en province un brillant officier ,  
Jeune , galant , égrein , petit-maître ,  
Cour aux spectacle , & rossé le porrier ,  
Gagne une loge , & placé sans payer  
Siffle par air tout ce qu'il voit paroître.

La suite Angloise arrive dans la cour :  
La vieille dame y descend éplorée.  
A ce grand bruit , Corisandre effarée  
Prend un jupon , sort de la chambre , accourt.  
Chandos leur fait un compliment fort court ,  
En digne Anglois , qui de parler n'a cure.  
Mais observant l'innocente figure ,  
Ce teint de lys , ces charmes succulens ,  
Ces bras d'ivoire & ces terons naissans ,  
Que de ses mains arrondit la nature ,  
Il s'en promet une heureuse aventure ;  
Quand Corisandre , à l'hébéte maintien ;  
Jette au hazard un œil qui ne dit rien.  
Pour Tirconnel , d'une façon gentille ,  
Il salua la grand'mère & la fille ,  
Et pour sa part fit aussi les yeux doux.  
Qu'arrive-t-il ? les voilà tous deux fous.

Chandos atteint de cette maladie ,  
En maquignon , natif de normandie ,  
Pour un cheval prend la jeune beauté ,

Prétend qu'il soit sellé, bridé, monté,  
 Et puis claquant sa croupe rébondit,  
 D'un demi-tour s'élance sur son dos,  
 La belle crie, & tombe sous chandos;  
 Quand Tirconnel, par une autre manie,  
 Au même instant se croit cabaretier,  
 Et prend la belle à genoux accroupie  
 Pour un tonneau, qu'il convient préparer  
 Pour le percer & pour le foutirer  
 Par l'orifice au clair jusqu'à la lie.

Tous chevauchant alors chandos lui crie,  
*Vous êtes fou! God dam! l'esprit malin  
 A détraqué, je crois, votre cervelle.  
 Quoi! vous prenez pour un tonneau de vin  
 Mon cheval blanc à crinière isabelle....  
 C'est mon tonneau, j'en porte le bondon...  
 C'est mon cheval... c'est mon tonneau, mon frere..!*  
 Egalement tous deux avoient raison,  
 Ils soutenoient leur folle opinion  
 Avec l'ardeur, dont un moine en colere  
 Plaide en faveur du dévot scapulaire,  
 Et d'Olivet pour son cher cicéron.

Des démentis en réplique & duplique,  
 Et certains mots, que, grace à ma pudeur,  
 Mon stile honnête épargne à mon lecteur,  
 Mots effrayans pour qui d'amour se pique,  
 Mirent en feu nos illustres Bretons,  
 Qui se narguoient de leurs estramaçons.

Comme le vent d'abord foible murmure,  
 S'élève, gronde, & brisant les vaisseaux,  
 Trop agités pour résister aux eaux,  
 Répand l'horreur sur toute la nature;



Ainsi l'on vit deux Anglois, d'abord  
Se plaifanter, faire semblant de rire,  
Puis se fâcher, puis dans leur noir délire  
Aller un train à se donner la mort.  
Tous deux en garde, en la même posture,  
Le bras tendu, le corps en son profil,  
La tête haute, & le bras de droit fil,  
En quarte, en tierce, ils tâtent leur peau dure.  
Mais aussitôt sans regle ni mesure,  
Plus acharnés, plus fiers, plus en courroux,  
Du fer tranchant ils portent de grands coups.  
Au mont Etna dans leur forge brûlante  
Du noir cocu les borgnés compagnons  
Font retentir l'enclume étincillante  
Sous des marteaux moins redoublés, moins prompts;  
En préparant au maître du tonnerre  
Le gros canon, dont se mocque la terre.

Des deux côtés le sang est répandu,  
Du bras, du col, & du crâne fendu,  
Sans qu'un seul cri succède à la blessure.  
La bonne mere en gémit de douleur,  
Voudroit pouvoir leur ôter leur armure,  
Dit son *Pater*, demande un confesseur:  
Et cependant sa fille avec langueur  
Se rengorgeant, rajuste sa coëffure.

Nos deux Anglois sanglans, lassés, rendus;  
Gisoit tous deux sur la terre étendus,  
Quand arriva le grand Roi de France  
Et ces héros brillans porteurs de lance,  
Et ces beautés, qui formoient une cour  
Digne de Mars & du Dieu de l'amour.

La belle sotte au devant d'eux s'avance;  
Fait gauchement une humble révérence,

*Tome II.*

G

Nonchalamment leur donne le bon jour ,  
 Et les voit tous avec indifférence.  
 Qui l'auroit cru que la nature mit  
 Tant de poison dans des yeux sans esprit ;  
 Des beaux François les têtes détraquées  
 Sont par la belle à peine remarquées.  
 Les dons du ciel versés bénignement  
 Sont des mortels reçus différemment :  
 Tout se façonne à notre caractère :  
 Diversément sur nous la grace opere.  
 Le même suc , dont la terre nourrit  
 Des fruits divers les semences écloses ,  
 Fait des œillets , des chardons & des roses.  
 D'Argens soupire alors que d'Arget rit ,  
 Et Maupertuis débite des fadaïses ,  
 Comme Newton ses doctes hypotheses ;  
 Et certain Roi fait servir ses soldats  
 A ses amours ainsi qu'à ses combats.  
 Tout se varie : une cervelle Angloise  
 Tourne autrement qu'une tête Françoisise ;  
 Chacun se sent des mœurs de son pays ,  
 Chez les Anglois , sombres & durs esprits ;  
 Toute folie est noire , atrabilaire ;  
 Chez les François elle est vive & légère.

D'abord nos gens , se prenant par la main ,  
 Danfent en rond , & chantent le refrain.  
 Le gros Bonneau lourdement se demene ,  
 Hors de cadence , ainsi que hors d'haleine,  
 Breviere en main , le pere Bonnifoux  
 A pas plus lents danfent avec tous ces foux.  
 Mais se plaifant sur tout avec le page ,  
 A son fouris , à son dévot langage ,  
 A ses yeux doux , à son geste , à son ton ,  
 On croit au pere un reste de raison.



Le mal nouveau qui fascine la vue  
De la royale & danfante cohue,  
Leur fait penser que la cour du château  
Est un jardin avec un bassin d'eau:  
Et voulant tous s'y baigner, ils dépouillent  
Leurs corcelets; & nus sur le gazon,  
Nageant à vuide & levant le menton,  
Dans l'onde claire ils pensent qu'il se mouillent.  
Et remarquez que le moine en nageant  
Alloit toujours près du page engageant.

A cet amas de têtes sans cervelle,  
A ces objets, à tant de nudités,  
On vit d'abord nos pudiques beautés,  
La Dorothee, Agnès, & la Pucelle,  
Qui détournoient leur discrettes prunelle;  
Puis regardoient, & puis levoient les yeux  
Avec le cœur & les mains vers les cieux.

Quoi! s'écria l'inébranlable Jeanne,  
J'aurai pour moi saint Denis & mon âne;  
J'aurai battu plus d'un Anglois profâne:  
Vengé mon prince & sauvé des couvens;  
J'aurai marché vers les murs d'Orléans:  
Le tout envain? Le desfin nous condamne  
A voir périr nos travaux impuissans,  
Et nos héros à perdre le bon sens.  
La douce Agnès, la rendre Dorothee,  
De nos nageurs se tenoient à portée,  
Pleuroient tantôt, & rioient quelquefois  
De voir si fous des héros & des Rois.

Mais que refoudre? Où fuir? quel parti prendre?  
On regrettoit le château de Cutendre.  
Une servante en secret leur apprit  
L'art de guerir ceux qui perdoient l'esprit.

*La providence a décrété , dit-elle ,  
Que le bon sens ne peut être hébergé  
Chez les cerveaux , dont il a délogé ,  
Que quand enfin la belle Corisandre  
Aux lacs d'amour se laissera surprendre.*

Ce bon avis ne fut point sans profit.  
Le Multier par bonheur l'entendit ;  
Car vous sçavez que ce paillard terrible  
Pour Jeanne d'Arc étant toujours sensible ;  
Jaloux de l'âne , avoit d'un pied discret  
Suivi de loin l'Amazonne en secret.

A ce propos , il eut la confiance  
De secourir & son prince & la France.  
La belle étoit justement dans un coin  
Propre au mystère : il la guette de loin ,  
Puis court vers elle , armé , plein de courage.  
On le cru fou , mais c'étoit le seul sage.  
O Multier ! de quels rares trésors  
La juste main de la riche nature  
T'avoit payé la trop commune injure  
De la fortune ! En un seul haut-le-corps  
Il met à bas la belle créature ;  
Il la subjugue , & d'un rein vigoureux  
Faisant jouer le bélier monstrueux ,  
Il force , il rompt les quatre barricades ;  
Puis redoublant ses vives estocades  
Il loge enfin dans toute sa longueur  
En ce foureau son braquemart vainqueur.  
Du brusque assaut la jeune Corisandre  
N'avoit pas eu le temps de se défendre ;  
Les poings fermés , tout le corps en arrêt ,  
Serrant les dents , retirant le jarret ,  
Sans dire mot , sans rien voir , rien entendre .



Elle attendoit , en invoquant les saints ,  
Que l'ennemi se fut cassé les reins.

Pour elle enfin le moment vint d'apprendre  
Et de sçavoir. A peine elle sentit  
La volupté, dont la triste ignorance  
De sa jeune ame abrutissoit l'essence,  
De tous côtés le charme se rompit.  
Chaque cervelle aussitôt fut remise  
En son état , non sans quelque méprise :<sup>1</sup>  
Car le Roi Charles obtint le gros bon sens  
Du vieux Bonneau , lequel eut en partage  
Celui du moine , & chacun des galans  
Troqua de même. On eut peu d'avantage  
Dans ces marchés : la raison des humains ,  
Ce don de Dieu , n'est que fort peu de chose,  
Il ne l'a pas versée à pleines mains ,  
Et tout mortel est content de sa dose.  
Ce changement n'en produisit aucun  
Chez les amans : chacun pour sa maîtresse  
Garda son goût , conserva sa tendresse ;  
Car en amour que fait le sens commun ?  
Pour Corisandre , elle obtint la science  
Du bien , du mal , une honnête assurance ,  
De l'art , du goût , enfin mille agrémens,  
Qu'elle ignoroit dans sa triste innocence.  
Un Multier lui fit tous ces présens.  
Ainsi d'Adam la compagne imbécile ,  
Dans son jardin vivant sans volupté ,  
Dès que du diable elle eut un peu tâté ,  
Devint charmante , éclairée , & subtile,  
Telles que sont les femmes de nos jours  
Sans appeller le diable à leurs secours.



LA  
PUCELLE  
D'ORLÉANS.

CHANT VINGTIÈME.

*Comment Jean Chandos veut abuser de la dévotion  
Dorothee. Combat de la Trimonille & de Chandos*

O Volupté ! mere de la nature ,  
Belle Vénus ! seule divinité  
Que dans la Grece invoquoit Epicure ;  
Qui du cabos chassant la nuit obscure  
Donnes la vie & la fécondité ,  
Le sentiment & la félicité  
A cette foule innombrable , agissante  
D'être mortels , à ta voix renaissante :  
Toi , que l'on peint désarmant dans tes bras  
Le Dieu du ciel & le Dieu de la guerre :  
Qui d'un sourire écarte le tonnerre ,  
Calmes les flots , fait naître sous tes pas  
Tous les plaisirs qui consolent la terre :  
Tendre Vénus conduis en sûreté  
Le Roi des Francs , qui défend sa patrie :



Loin des périls conduis à son côté  
La belle Agnès, à qui son cœur se fie.  
Pour ces amans, de bon cœur je te prie.  
Pour Jeanne d'Arc je ne t'invoque pas ;  
Elle n'est pas encore sous ton empire ;  
C'est à Denis à veiller sur ses pas :  
Elle est pucelle ; & c'est lui qui l'inspire.  
Je recom mande à tes douces faveurs  
Et la Trimouille & cette Dorothee ;  
Verse la paix dans leurs sensibles cœurs :  
De son amant que jamais écartée,  
Elle ne soit exposée aux fureurs  
Des ennemis qui l'on persécutée.  
Tendre Vénus ! c'est par un Muletier  
Que tu formas le cœur de Corisandre.  
Depuis ce jour, douce, avisée, & tendre  
A tes autels prompte à sacrifier,  
Elle sçut plaie, & jouir, & se rendre  
A tous les nœuds dignes de la lier :  
Ainsi l'on voit un artisan grossier  
Tourner, polir d'une main rude & noire  
L'or, le rubis, & le jaspe, & l'ivoir  
Dont se pavane un brillant chevalier.

Aux beaux François, dont la troupe aguerrie  
Unit l'audace à la galanterie,  
Au possesseur du bon sens de Bonneau  
La belle fait les honneurs du château,  
Et puis, conclut un accord pacifique  
Entre Charlot & Chandos le cinique.  
Elle obtint d'eux avec dextérité,  
Que chaque troupe iroit de son côté,  
Sans nulreproche & sans nulles querelles,  
A droite, à gauche, ayant la Loire entre elles,  
Sur les Anglois elle étendit ses soins

Selon leur goût , leurs mœurs & leurs besoins.  
Un gros rosbif que le beurre assaisonne ,  
Des plumpoudins , des vins de la Garonne ,  
Leur sont offerts , & des mets plus exquis ,  
Les ragouts fins , dont le jus pique , flatte ,  
Et les perdrix à jambe d'écarlate  
Sont pour le Roi , les belles , les marquis.

Le fier Chandos partit donc après boire ,  
Et cotoya les rives de la Loire ,  
Jurant tout haut , que la première fois  
Sur la Pucelle il reprendroit ses droits.  
En attendant , il reprit son beau page.  
Jeanne revint , ranimant son courage ,  
Se replacer à côté de Dunois.

Le Roi des Francs , avec sa garde bleue ;  
Agnès en tête , un confesseur en queue ,  
A remonté , l'espace d'une lieue ,  
Les bords fleuris , où la Loire s'étend  
D'un cours tranquile & d'un flot inconstant.  
Sur des batteaux & des planches usées ,  
Un pont joignoit la rives opposées.  
Une chapelle étoit au bout du pont.  
C'étoit dimanche. Un hermite à sandale  
Fait raisonner sa voix sacerdotale :  
Il dit la messe ; un enfant la répond.  
Charles & les siens ont eut soin de l'entendre  
Dès le matin au château de Cutendre.

Mais Dorothée en entendoit toujours  
Deux pour le moins , depuis qu'à son secours  
Le juste ciel , vengeur de l'innocence ,  
Du grand bâtarde employa la vaillance ,  
Et protégea ses fidèles amours.



Elle descend , se retrouffe , entre vite ,  
 Signe sa face en trois jets d'eau-bénite ,  
 Plie humblement l'un & l'autre genou ,  
 Joint les deux mains , & baisse son beau cou  
 Le bon hermite , en se tournant vers elle ,  
 Tout ébloui , ne se connoissant plus ;  
 Au lieu de dire un *fratres , oremus* ,  
 Roulant les yeux dit : *fratres , quelle est belle !*

Chandos entra dans la même chapelle  
 Par passe-temps beaucoup plus que par zèle :  
 La tête haute , il saluë en passant  
 Cette beauté dévôte à la Trimouille ,  
 Passe , repasse : & toujours en sifflant ;  
 Mais derriere elle enfin il s'agenouille ,  
 Sans un seul mot de *pater* ou d'*ave*.  
 D'un cœur contrit , au seigneur élevé ,  
 D'un air charmant , la tendre Dorothée  
 Se prosternoit , par la grace excitée ,  
 Front contre terre , & derriere levé :  
 Son court jupon , retrouffé par mégarde ;  
 Offroit , aux yeux de Chandos qui regarde ;  
 A découvert deux jambes , que l'amour  
 Refit depuis pour porter Pompadour ,  
 Cette beauté que pour Louis Dieu garde ;  
 Et qu'au couvent il mettra quelque jour :  
 Jambes d'ivoire , & telles que Diane  
 En laissa voir au chasseur Actéon.

Chandos , alors faisant peu l'oraïson ;  
 Sentit au cœur un desir très profane.  
 Sans nul respect pour un lieu si divin ,  
 Il va glissant une insolente main  
 Sous le jupon , que couvre un blanc satin !

Je ne veux point par un crayon cinique ,  
 Effarouchant l'esprit sage & pudique  
 De mes lecteurs , étaler à leurs yeux  
 Du grand Chandos l'effort audacieux.

Mais la Trimouille ayant vu disparaître  
 Le tendre objet dont l'amour le fit maître ,  
 Vers la chapelle il adresse ses pas :  
 Jusqu'ou l'amour ne nous conduit-il pas ?  
 La Trimouille entre , au moment où le prêtre  
 Se retournoit , où l'insolent Chandos  
 Etoit trop près du plus charmant des dos ,  
 Où Dorothee effrayée , éperdue ,  
 Pouffoit des cris qui vont fendre la nue.

Je voudrois voir nos bons peintres nouveaux ,  
 Sur cette affaire exerçant leur pinceaux ,  
 Peindre à plaisir sur ces quatre visages  
 L'étonnement des quatre personnages.  
 Le Poitevin crioit à haute voix :  
 Oses-tu bien , chevalier discourtois !  
 Anglois sans frein ! profanateur impie !  
 Dans le lieu saint porter ton infamie ?  
 D'un ton railleur , où regne un air hautain ,  
 Se rajustant & regagnant la porte ,  
 Le fier Chandos lui dit : que vous importe ?  
 De cette Eglise êtes-vous sacristain ?  
 Je suis bien plus , dit le François fidelle ;  
 Je suis l'amant aimé de cette belle.  
 Ma coutume est de venger hautement  
 Son tendre honneur , attaqué trop souvent  
 Vous pourriez bien risquer ici le vôtre ,  
 Lui dit l'Anglois ; nous savons l'un & l'autre  
 Notre portée ; & Jean Chandos peut bien  
 Lorgner un dos , mais non montrer le sien.



Le beau François, & le Breton qui raille  
 Font préparer leurs chevaux de bataille.  
 Chacun reçoit des mains d'un écuyer  
 Sa longue lance & son rond bouclier,  
 Se met en selle, & d'une course fiere,  
 Passe, repasse, & fournit sa carriere.  
 De Dorothee & les cris & les pleurs  
 N'arrêtent pas l'un & l'autre adversaire :  
 Son tendre amant lui crioit : *beauté chere !*  
*Je cours pour vous, je vous venge, ou je meurs.*  
 Il se trompoit, sa valeur & sa lance  
 Brilloient envain pour l'amour & la France.  
 Après avoir en deux endroits percé  
 De Jean Chandos le haubert fracassé,  
 Prêt à saisir une victoire sure,  
 Son cheval tombe, & sur lui renversé,  
 D'un coup de pied sur son casque faussé  
 Lui fait au front une large blessure.  
 Le sang vermeil coule sur la verdure.  
 L'hermite accourt : il croit qu'il va passer ;  
 Crie *in manus*, & le veut confesser.

Ah Dorothee ! ah douleur inouie !  
 Auprès de lui sans mouvement, sans vie,  
 Ton désespoir ne pouvoit s'exhaler :  
 Mais que dis-tu lorsque tu pus parler ?  
 „ Mon cher amant, c'est donc moi qui te tue !  
 „ De tous tes pas la compagne assidue  
 „ Ne devoit pas un moment s'écarter.  
 „ Mon malheur vient d'avoir pu te quitter !  
 „ Cette chapelle est ce qui m'a perdue.  
 „ Et j'ai trahi la Trimouille & l'amour  
 „ Pour assister à deux messes par jour !

Ainsi parloit sa tendre amante en larmes.  
Chandos rioit du succès de ses armes.  
» Mon beau François , la fleur des chevaliers ;  
» Et vous aussi , dévotte Dorothee !  
» Couple amoureux ! soyez mes prisonniers ;  
» De nos combats c'est la loi respectée.  
» Venez , je veux que ce héros vaincu  
» Soit en un jour & captif & cocu.







LA  
PUCELLE  
D'ORLÉANS.

CHANT VINGT-UNIEME.

*Dunois prend la défense de la Trimouille, &  
combat Chandos qui perd la vie.*

LE juste ciel, tardif en sa vengeance,  
Ne souffrit pas cet excès d'insolence.  
De Jean Chandos les péchés redoublés,  
Filles, garçons, tant de fois violés,  
Impiétés, blasphème, impénitence,  
Tout en son temps fut mis dans la balance;  
Et fut pesé par l'ange de la mort.  
Le grand Dunois avoit de l'autre bord  
Vu le combat & la déconvenue  
De la Trimouille, une femme éperdue  
Qui le tenoit languissant dans ses bras,  
L'hermite auprès, qui marmote tout bas,  
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole,  
A ces objets il pique, il court, il vole.

C'étoit alors l'usage en Albion ,  
 Qu'on appellât les choses par leur nom.  
 Déjà du pont franchissant la barriere ,  
 Vers le vainqueur il s'étoit avancé.  
*Fils de putain* ; nettement prononcé ,  
 Frappe au timpan de son oreille altiere.  
 „ Oui , je le suis , dit-il d'une voix fiere :  
 „ Tel fut Alcide & le divin Bacchus ,  
 „ L'heureux Persée , & le grand Romulus ,  
 „ Qui des brigands ont délivré la terre.  
 „ C'est en leur nom que j'en vais faire autant.  
 „ Va , souviens-toi que d'un bâtard Normand  
 „ Le bras vainqueur a soumis l'Angleterre.  
 „ O vous bâtard du maître du tonnerre !  
 „ Guidez ma lance , & conduisez mes coups :  
 „ L'honneur le veut , vengez-moi , vengez-vous !  
 Cette priere étoit peu convenable ;  
 Mais le héros sçavoit très-bien la fable :  
 Pour lui la bible eut des charmes moins doux.

Il dit , & part. Les molettes dorées  
 Des éperons , armés de courtes dents ,  
 De son courfier piquent les nobles flancs.  
 Le premier coup de sa lance acérée ,  
 Fend de Chandos l'armure diaprée ,  
 Et fait tomber une part du collet  
 Dont l'acier joint le casque au corceler.  
 Le brave Anglois porte un coup effroyable.  
 Du bouclier la voute impénétrable  
 Reçoit le fer , qui s'écarte en glissant.  
 Les deux guerriers se joignent en passant ;  
 Leur force augmente , ainsi que leur colere.  
 Chacun faitir son robuste adverfaire.  
 Les deux courriers , sous eux se dérobaus ,  
 Débarassés de leurs fardeaux brillans ,



S'en vont en paix errer dans les campagnes.  
Tels que l'on voit dans d'affreux tremblemens  
Deux gros rochers détachés des montagnes,  
Avec grand bruit l'un sur l'autre roulans :  
Ainsi toiboient ces deux combattans,  
Frapans la terre, & tous deux se ferrans.  
Du choc bruyant les échos retentissent,  
L'air s'en émeut, les nymphes en gémissent.  
Ainsi quand Mars, suivi par la terreur,  
Couvert de sang, armé par la fureur,  
Du haut des cieus descendoit pour défendre  
Les habitans des rives du Scamandre,  
Et quand Pallas animoit contre lui  
Cent Rois ligués, dont elle étoit l'appui,  
La terre entière en étoit ébranlée :  
De l'Achéron la rive étoit troublée :  
Et pâlisant sur ses horribles bords,  
Pluton trembloit pour l'empire des morts.

Les deux héros fierement se relevent,  
Les yeux en feu se regardent, s'observent,  
Tirent leur sabre, & sous cent coups divers,  
Rompent l'acier, dont tous deux sont couverts.  
Déjà le sang coulant de leurs blessures  
D'un rouge-noir avoit teint leurs armures :  
Les spectateurs en foule se pressans  
Faisoit un cercle autour des combattans,  
Le cou tendu, l'oeil fixe, sans haleine,  
N'osant parler, & remuant à peine.  
On en vaut mieux quand on est regardé :  
L'oeil du public est aiguillon de gloire :  
Les champions n'avoient que présumé  
A ce combat d'éternelle mémoire.  
Achille, Hector, & tous les demi-Dieux ;  
Les grenadiers, bien plus terribles qu'eux,

Et les lions beaucoup plus redoutables ;  
 Sont moins cruels, moins fiers, moins implacables,  
 Moins acharnés. Enfin, l'heureux bâtard  
 Se ranimant, joignant la force à l'art,  
 Saisit le bras de l'Anglois qui s'égare,  
 Fait d'un revers voler son fer barbare,  
 Puis, d'une jambe avancée à propos,  
 Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos.  
 Mais en tombant son ennemi l'entraîne.  
 Couverts de poudre ils roulent sur l'arene,  
 L'Anglois dessus, & le François dessus.

Le doux vainqueur, dont les nobles vertus  
 Guident le cœur quand son sort est prospere,  
 De son genou pressant son adversaire,  
 „ Rends-toi, dit-il. Oui, dit Chandos, attends ;  
 „ Tiens : c'est ainsi, Dunois ! que je me rends.  
 Tirant alors pour ressource dernière  
 Un stilet court, il étend en arrière  
 Son bras nerveux, le ramene en jurant,  
 Et frape au côté son vainqueur bienfaçant.  
 Mais une maille en cet endroit entiere  
 Fit émousser la pointe meurtriere.  
 Dunois alors cria ; *tu veux mourir !*  
*Meurs, scélérat !* Et sans plus discourir ;  
 Il vous lui plonge, avec peu de scrupule,  
 Son fer sanglant devers la clavicule.  
 Chandos mourant, se débattant envain,  
 Disoit encor tout bas ; *fils de putain !*  
 Son cœur altier, inhumain, sanguinaire,  
 Jusques au bout garda son caractere ;  
 Ses yeux, son front pleins d'une sombre horreur,  
 Son geste encor menaçoit son vainqueur.  
 Son ame impie, inflexible, implacable ;  
 Dans les enfers alla braver le diable.



Ainsi finit , comme il avoit vécu ,  
Ce dur Anglois par un François vaincu .  
Le beau Dunois ne prit point sa dépouille :

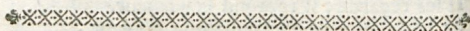
Il dédaignoit ces usages honteux ,  
Trop établis chez les Grecs trop fameux .  
Tout occupé de son cher la Trimouille ,  
Il le ranime ; & deux fois son secours  
De Dorothee ainsi sauva les jours .  
Dans son chemin elle soutient encore  
Son tendre amant , qui de ses mains pressé ,  
Semble revivre , & n'être plus blessé  
Que de l'éclat de ses yeux qu'il adore .  
Il les regarde , il reprend sa vigueur .  
Sa belle amante , au sein de la douleur ,  
Sentit alors le doux plaisir renaître .  
Les agrémens d'un sourire enchanteur  
Parmi ses pleurs commencent à paroître :  
Ainsi qu'on voit un nuage éclairé  
Des doux rayons d'un soleil temperé .

Le Roi Gaulois , sa maîtresse charmante ,  
L'illustre Jeanne , embrasse tour-à-tour  
L'heureux Dunois , dont la main triomphante  
Avoit vengé son pays & l'amour .  
On admiroit surtout sa modestie  
Dans son maintien , dans chaque repartie .  
Il est aisé , mais il est beau pourtant  
D'être modeste , alors que l'on est grand .  
Jeanne étouffoit un peu de jalousie .

Son cœur tout bas se plaignoit au destin :  
Il lui faisoit que sa pucelle main  
Du mécréant n'eut pas tranché la vie ,  
Se souvenant toujours du double affront  
Qui vers Cutendre a fait rougir son front ;  
Quand par Chandos au combat provoqué  
Elle se vit abattue & manquée .



LA  
PUCELLE  
D'ORLÉANS.



CHANT VINGT-DEUXIEME.

*Repas de l'hôtel de ville d'Orléans, suivi d'un  
assaut. Charles attaque les Anglois. Ce qui arrive  
à la belle Agnès, &c.*

J'AUROIS voulu dans cette belle histoire,  
Ecrire en or au temple de mémoire,  
Ne présenter que des faits éclatans,  
Et couronner mon Roi dans Orléans  
Par la Pucelle, & l'amour, & la gloire.  
Il est bien dur d'avoir perdu mon temps  
A vous parler de Cutendre & d'un page,  
De Grisbourdon, de sa lubrique rage,  
D'un Muletier, & de tant d'accidens  
Qui font grand tort au fil de mon ouvrage:  
Mais vous sçavez que ces événemens  
Furent écrits autrefois par un sage,  
Je le copie, & n'ai rien inventé.  
Dans ces détails si mon lecteur s'enfonce,



Si quelquefois sa dure gravité  
Juge mon sage avec sévérité ;  
A certains traits si le sourcil lui fronce ,  
Il peut , s'il veut , passer la pierre-ponce  
Sur la moitié de ce livre enchanté.  
Mais qu'il respecte au moins la vérité  
O Vérité ! vierge pure & sacrée ,  
Quand feras-tu dignement revérée !  
Divinité ! qui seule nous instruis ,  
Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits ?  
Du fond du puits quand feras-tu tirée ?  
Quand verrons-nous nos doctes écrivains  
Exemts de fiel , libres de trénesie ,  
Fidèlement nous apprendre la vie ;  
Les grands exploits de nos beaux paladins.  
O qu'Arioste étala de prudence  
Quand il cita l'archevêque Turpin ;  
Ce témoignage à son livre divin  
De tout lecteur attire la croyance.

Tout inquiet encor de son dessein ,  
Vers Orléans Charles étoit en chemin ,  
Environné de sa troupe dorée ,  
D'armes , d'habits richement décorée ,  
Et demandant à Dunois des conseils ,  
Ainsi que font tous les Rois ses pareils ,  
Dans le malheur dociles & traitables ,  
Dans la fortune un peu moins praticables.  
Charles croyoit qu'Agnès & Bonifoux  
Suivoient de loin. Plein d'un espoir si doux ,  
L'amant royal souvent tourne la tête  
Pour voir Agnès , & regarde & s'arrête :  
Et quand Dunois , préparant ses succès ,  
Nomme Orléans , le Roi lui nomme Agnès.

L'heureux bâtard , dont l'active prudence  
Ne s'occupoit que du bien de la France ,  
Le jour baissant , découvre un petit fort ,  
Que négligeoit le fier duc de Berfort :  
Ce fort touchoit à la ville investie.  
Dunois le prend : le Roi s'y fortifie.  
Des assiégeans c'étoient les magasins.  
Le Dieu sanglant qui donne la victoire ;  
Le Dieu joufflu qui préside aux festins  
D'emplir ces lieux se disputoient la gloire ;  
L'un de canons , & l'autre de bons vins.  
Tout l'appareil de la guerre effroyable ,  
Tous les apprêts des plaisirs de la table ,  
Se rencontroient dans ce petit château.  
Dieux ! quel butin pour Dunois & Bonneau !  
Tout Orléans , à ces grandes nouvelles ,  
Rendit à Dieu des graces solemnelles ;  
Un *Te-Deum* en faux-bourdon chanté  
Devant les chefs de la noble cité ,  
Un long diner , où le juge & le maire ,  
Chanoine , évêque , & guerrier invité ,  
Le verre en main tomberent tous par terre ;  
Un feu sur l'eau , dont les brillans éclairs ,  
Dans la nuit sombre illuminent les airs :  
Les cris du peuple & le canon qui gronde ,  
A grand fracas , annoncerent au monde  
Que le Roi Charles à ses sujets rendu  
Va retrouver tout ce qu'il a perdu.

Ces chants de gloire & ces bruits d'allégresse  
Furent suivis par des cris de détresse :  
On n'entend plus que le nom de Berfort.  
Alerte ; aux murs ; à la brèche ; à la mort !  
L'Anglois usoit de ces momens propices  
Où nos bourgeois en vuidant les flacons



Louoient leur prince & dansoient aux chansons.  
 Sous une porte on plaça deux fauciffes ,  
 Non de bouidin , non telles que Bonneau  
 En inventa pour un ragout nouveau :  
 Mais fauciffons dont la poudre fatale ,  
 Se dilatant , s'enfant avec éclair ,  
 Renversé tout , confond la terre & l'air ;  
 Machine affreuse , homicide , infernale ,  
 Qui contenoit dans son vendre de fer  
 Le feu pétri des mains de Lucifer.  
 Par une mèche artistement posée ,  
 En un moment la miniere embrasée  
 S'étend , s'élève , & porte à mille pas ,  
 Bois , gonds , battans & ferrure en éclats :

Le grand Talbot entre & se précipite :  
 Fureur , succès , gloire , amour , tout l'excite.  
 Depuis long-temps il brûloit en secret  
 Pour la moitié du président Louvet.  
 Ce beau Breton , cet enfant de la guerre ,  
 Conduit sous lui les braves d'Angleterre :  
*Allons , dit-il , généreux conquérans ,  
 Portons partout & le fer & les flammes :  
 Buvois le vin des poltrons d'Orléans :  
 Prenons leur or : buisons toutes leurs femmes.*  
 Jamais César , dont les traits éloquens  
 Portoient l'audace & l'honneur dans les ames ,  
 Ne parla mieux à ses fiers combattans.

Sur ce terrain , que la porte enflammée  
 Couvre , en sautant , d'une épaisse fumée ,  
 Est un rempart , que la Hire & Poron  
 Ont élevé de pierre & de gazon :  
 Un parapet garni d'artillerie ,  
 Pour repousser la première furie ,

Les premiers coups du terrible Betfort ,  
 Vomit par tout la terreur & la mort ;  
 Poron , la Hire y paroissent d'abord.  
 Un peuple entier derriere eux s'évertue ;  
 Le canon gronde ; & le terrible mot , *tue*  
 Est répété , quand les bouches d'enfer  
 Sont en silence & ne troublent plus l'air.  
 Vers le rempart les échelles dressées  
 Portent déjà cent cohortes pressées ?  
 Et le soldat , le pied sur l'échelon ,  
 Le fer en main , pousse son compagnon.  
 Dans ce péril , ni Poron ni la Hire  
 N'ont oublié leur esprit qu'on admire.  
 Avec prudence ils avoient tout prévu ;  
 Avec adresse à tout ils ont pourvu.  
 L'huile bouillante & la poix embralée ,  
 D'épieux pointus une forêt croisée ,  
 De large Faulx , que leur tranchant effort  
 Fait ressembler à la Faulx de la mort ,  
 Et des mousquets , qui lancent les tempêtes  
 De plomb volant sur les Bretonnes têtes  
 Tout ce que l'art & la nécessité ,  
 Et le malheur & l'intrépidité ,  
 Et la peur même ont pu mettre en usage ,  
 Est employé dans ce jour de carnage.  
 Que de Bretons bouillis , coupés , percés ,  
 Mourans en foule , & par rangs entassés !  
 Ainsi qu'on voit sous cent mains diligentes  
 Tomber l'épi des moissons jaunissantes.

Mais cet assaut fierement se maintient ;  
 Plus il en tombe , & plus il en revient.  
 De l'hidre affreux les têtes menaçantes  
 Tombant à terre , & toujours renaissantes ;  
 Epouvantoient le fils de Jupiter.



Ainsi l'Anglois, dans le feu, sous le fer,  
Après sa chute encor plus formidable,  
Brave en mourant le nombre qui l'accable.  
Tu t'avançoit sur ces remparts sanglans,  
Fier Richemond, digne appui d'Orléans!  
Cinq cens bourgeois, gens de cœur & d'élire,  
En chancelant marchent sous sa conduite,  
Enlumines du gros vin qu'ils ont bu.

Sa feve encor animoit leur vertu.  
Et Richemond crioit d'une voix forte:  
*Pauvres bourgeois vous n'avez plus de porte;*  
*Mais vous n'avez; il suffit, combattons.*  
Il dit, & vole au milieu des Bretons.

Déjà Talbot s'étoit fait un passage  
Au haut du mur: & déjà, dans la rage,  
D'un bras terrible il porte le trépas:  
Il fait de l'autre avancer ses soldats.  
Il s'établit sur ce dernier azile  
Qui te restoit, ô malheureuse ville!

Charles en son Fort tristement retiré,  
D'autres Anglois par malheur entouré,  
Ne peut marcher vers la ville attaquée.  
D'accablement son ame est suffoquée.

*Quoi, disoit-il, ne pouvoir secourir*  
*Mes chers sujets, que mon ail voit périr!*  
*Ils ont chanté le retour de leur maître;*  
*Fallois entrer, & combattre, & peut-être*  
*Les délivrer des Anglois inhumains.*

Le sort cruel enchaîne ici mes mains  
Non, lui dit Jeanne, *il est temps de paroître:*  
*Venez: mettez, en signalant vos coups,*  
*Ces fiers Bretons entre Orléans & vous.*  
Marchez, mon prince! & vous sauvez la ville.  
Nous sommes peu; mais vous en valez mille.

Charles lui dit : *quoi , vous sçavez flâter !  
 Je vauz bien peu ; mais je vais mériter  
 Et votre estime , & celle de la France ,  
 Et des Anglois.* Il dit , pique , & s'avance.  
 Devant ses pas l'oriflâme est porté :  
 Jeanne & Dunois volent à son côté.  
 Il est suivi de ses gens d'ordonnance.  
 Et l'on entend à travers mille cris :  
*Vive le Roi , Montjoye & saint Denis !*

Charles , Dunois & la Baroïse altiere ,  
 Sur les Bretons s'élancent par derriere.  
 Tels que des monts , qui tiennent dans leur sein  
 Les reservoirs du Danube & du Rhin ,  
 L'aigle superbe aux aîles étendues ,  
 Aux yeux perçans ; aux huit griffes pointues ,  
 Planant en l'air , tombe sur des faucons  
 Qui s'acharnoient sur le cou des hérons.  
 L'Anglois surpris , croyant voir une armée ,  
 Descend soudain de la ville alarmée.  
 Tous les bourgeois devenus valeureux ,  
 Les voyant fuir , descendent après eux.  
 Charles , plus loin , entouré de carnage ,  
 Jusqn'à leur camp se fait un beau passage.  
 Les assiégeans à leur tour assiegés ,  
 Entête , en queue , assaillis , égorgés ,  
 Tombent en foule au bord de leurs tranchées ;  
 D'armes , de morts & de mourans jonchées :  
 Et de leurs corps ils faisoient un rempart.

Dans cette horrible & sanglante mêlée ,  
 Le Roi disoit à Dunois ; *cher bâtard ,  
 Dis-moi , de grace , où donc est-elle allée ?  
 Qui , dit Dunois ? . . . Le bon Roi lui repart ;  
 Ne sçais-tu pas ce qu'elle est devenue ? . . .  
 Qui donc ? . . . Hélas ! elle étoit disparue  
 Hier au soir , avant qu'un heureux sort*



Nous eut conduits au château de Beffort.  
 Et dans la place on est entré sans elle.  
 Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.  
 Ciel ! dit le Roi, qu'elle me soit fidelle.  
 Gardez-la moi. Pendant ce beau discours  
 Il avançoit, & combattoit toujours.

Oh ! que ne puis-je en grands vers magnifiques  
 Ecrire au long tant de faits héroïques ?  
 Homere seul a le droit de conter  
 Tous les exploits, toutes les aventures,  
 De les étendre, & de les répéter,  
 De supputer les coups & les blessures,  
 Et d'ajouter au grand combat d'Hector  
 De grands combats, & des combats encor.  
 C'est-là sans doute un sûr moyen de plaire.  
 Mais je ne puis me résoudre à vous taire  
 D'autres dangers, dont un destin cruel,  
 Circonvenoit la belle Agnès Sorel,  
 Quand son amant s'avançoit vers la gloire.

Dans le chemin, sur les rives de Loire,  
 Elle entretient le pere Bonifoux,  
 Qui toujours sage, insinuant & doux,  
 Du tentateur lui contoit quelque histoire  
 Divertissante, & sans réflexions :  
 Sous l'agrément déguisant ses leçons.  
 A quelques pas, la Trimouille & sa dame  
 S'entretenoient de leur fidèle flamme,  
 Et du dessein de vivre ensemble un jour,  
 Dans leur château, tout entiers à l'amour.  
 Dans leur chemin la main de la nature  
 Tend sous leurs pieds un tapis de verdure,  
 Velours uni, semblable au pré fameux  
 Où s'exerçoit la rapide Athalante.  
 Sur le duvet de cette herbe naissante  
 Agnès approche, & chemine avec eux,

Le conteleur suivit la belle errance.  
 Tous quatre alloient, tenant de beaux discours  
 De piété, de combats & d'amours.  
 Sur les Anglois, sur le diable on raisonne.  
 Et en raisonnant on ne vit plus personne.  
 Chacun fondonoit doucement, doucement,  
 Homme & cheval, sous le terrein mouvant.  
 D'abord les pieds, puis le corps, puis la tête,  
 Tout disparut, ainsi qu'à cette Fête  
 Q'en un palais d'un auteur cardinal  
 Trois fois au moins par semaine on aprête,  
 A l'opera, souvent joué si mal,  
 Plus d'un héros à nos regards échape,  
 Et dans l'enfer descend par une trape.

Monrose vit du rivage prochain

La belle Agnès, & fut renté soudain  
 De venir rendre à l'objet qu'il observe  
 Tout le respect que son ame conserve.  
 Il passe un pont : mais il devient perclus,  
 Quand la voyant son œil ne la vit plus.  
 Froid comme marbre, & blême comme gipse,  
 Il veut marcher : mais lui-même il s'éclipse.  
 Paul Tirconel, qui de loin l'aperçut ;  
 A son secours à grand galop courut.  
 En arrivant sur la place funeste,  
 Paul Tirconel y fond avec le reste.  
 Ils tombent tous dans un grand souterain  
 Qui conduisoit aux portes d'un jardin,  
 Tel que n'en eut Louis quatorzième,  
 Ayeul d'un Roi qu'on méprise & qu'on aime,  
 Et le jardin conduisoit au château  
 Digne en tout sens de ce jardin si beau.  
 C'étoit . . . mon cœur à ce seul mot soupire,  
 De Conculix le formidable empire.  
 O Dorothée, Agnès & Bonifoux !  
 Qu'allez-vous faire ? & que deviendrez-vous ?





LA  
PUCELLE  
D'ORLÉANS.

XX  
CHANT VINGT-TROISIEME.

*Comment Jeanne tomba dans une étrange tentation.*

QUE la vengeance est une passion  
Funeste au monde, affreuse, impitoyable !  
C'est un tourment, c'est une obsession ;  
Et c'est aussi le partage du diable.

Le gros damné de pere Grifbourdon,  
Terrible encor au fond de sa chaudiere,  
En blasphémant cherchoit l'occasion  
De se venger de la Pucelle altiere,  
Par qui, la-haut, d'un coup d'esframaçon  
Son chef tondu fut privé de son tronc.  
Il s'écrioit : ô Belzebut, mon pere !  
Ne pourrois-tu dans quelque gros péché  
Faire tomber cette Jeanne sévere ?  
J'y crois, pour moi, ton honneur attaché.

Il ne faut pas beaucoup de rhétorique,

Pour engager le tentateur antique  
 A travailler de son premier métier.  
 De tout méchef ce maudit ouvrier  
 Courut bien vite observer sur la terre  
 Ce que faisoient ses amis d'Angleterre ,  
 En quel état & de corps & d'esprit  
 Se trouvoit Jeanne. Après le grand confit  
 Charles , Dunois , & la grosse amazone ,  
 Lassés tous trois des travaux de Bellone ,  
 Etoient enfin revenus dans leur Fort ,  
 En attendant quelque nouveau renfort.  
 Des assiégés la brèche réparée  
 Aux assiégeans ne permit plus d'entrée.  
 Des ennemis la troupe est retirée :  
 Les citoyens , le Roi Charles & Berfort ,  
 Chacun chez soi soupe en hâte , & s'endort.

Muses ! tremblez de l'étrange aventure  
 Qu'il faut apprendre à la race Future.  
 Et vous , lecteur , en qui le ciel a mis  
 Les sages goûts d'une tendresse pure ,  
 Remerciez le bon monsieur Denis ,  
 Qu'un grand péché n'ait pas été commis.

Il vous souvient que je vous ai promis  
 De vous donner des mémoires fideles  
 De ce baudet possesseur de deux ailes.  
 La nuit des temps cache encor aux humains  
 De l'âne ailé quels étoient les desseins ,  
 Quand il avoit sur ses ailes dorées  
 Porté Dunois aux Lombardes contrées.  
 De ce héros cet âne étoit jaloux.  
 Plus d'une fois en portant la Pucelle ,  
 Au fond du cœur il sentit l'étincelle  
 De ce beau feu plus vif encor que doux :  
 Ame , ressort , & principe des mondes ;



Qui dans les airs , dans les bois , dans les ondes ,  
 Produit les corps & les anime tous.  
 Ce feu sacré , dont il nous reste encore  
 Quelques rayons dans ce monde épuisé ,  
 Fut pris au ciel pour animer Pandore.  
 Depuis ce temps le flambeau s'est usé ;  
 Tout est stérili ; la force languissante  
 De la nature de nos malheureux jours  
 Ne produit plus que d'imparfaits amours.  
 S'il est encor une flamme agissante ,  
 Un germe heureux des principes divins ,  
 Ne cherchez point chez Vénus , Uranie ;  
 Ne cherchez point chez les foibles humains :  
 C'est l'attribut des rouffins d'Arcadie.  
 Beaux Celadons , que des objets vainqueurs  
 Ont enchaînés par des liens de fleurs !  
 Tendres amans en cuirasse , en soutane !  
 Prélats , abbés , colonels , conseillers !  
 Gens du bel air , & même cordeliers !  
 En fait d'amour , défiez-vous d'un âne.  
 Chez les Latins le fameux âne d'or ,  
 Si renommé par sa métamorphose ,  
 De celui-ci n'approchoit pas encor ;  
 Il n'étoit qu'homme , & c'est bien peu de chose !

La grosse Jeanne , au visage vermeil  
 Qu'ont rafraîchi les pavots du sommeil ,  
 Entre ses draps doucement recueillie ,  
 Se rappelloit les destins de sa vie.  
 De tant d'exploits son jeune cœur flâté  
 A saint Denis n'en donna pas la gloire :  
 Elle conçut un grain de vanité.  
 Denis fâché , comme on peut bien le croire ,  
 Pour la punir laissa quelques momens  
 Sa protégée au pouvoir de ses sens.

Denis voulut que sa Jeanne qu'il aime  
 Connut enfin, ce qu'on est par soi-même ;  
 Et qu'une femme en toute occasion  
 Pour se conduire a besoin d'un patron.  
 Elle fut prête à devenir la proie  
 D'un piège affreux que tendit le démon.  
 On va bien loin, sitôt qu'on se fourvoie !

Le tentateur, qui ne négligeant rien,  
 Autour de nous rode épiant sans cesse,  
 Prenoit son temps : il le prend toujours bien ;  
 Il est partout. Il entra par adresse  
 Au corps de l'âne ; il lui forma l'esprit ;  
 Valeur des sons à sa langue il apprit :  
 A sa voix rauque il ôta la rudesse ;  
 Il l'instruisit aux finesse de l'art,  
 Approfondi par Ovide & Bernard.

L'âne éclairé surmonta toute honte ;  
 De l'écurie adroitement il monte  
 Au pied du lit, où dans un doux repos,  
 Jeanne en son cœur repassoit ses travaux :  
 Puis, doucement s'accroupissant près d'elle,  
 Il la loua d'effacer les héros,  
 D'être invincible, & surtout d'être belle.  
 Ainsi jadis le serpent séducteur,  
 Quand il voulut subjuguier notre mere,  
 Lui fit d'abord un compliment flâteur ;  
 L'art de louer commença l'art de plaire.

Où suis-je, ô ciel, s'écria Jeanne d'Arc ;  
 Qu'ai-je entendu ? par saint Luc ! par saint Marc !  
 Est-ce mon âne ? ô merveille ! ô prodige !  
 Mon âne parle, & même il parle bien !

L'âne à genoux, composant son maintien,  
 Lui dit : „ ô d'Arc ! ce n'est point un prestige.



- » Voyez en moi l'âne de Canaan ;  
» Je fus nourri chez le vieux Balaam ;  
» Chez les payens Balaam étoit prêtre ;  
» Moi , j'étois juif ; & fans moi , mon cher maître  
» Auroit maudit tout ce bon peuple élu ,  
» Dont un grand mal fut fans doute advenu .  
» Adonaï récompensa mon zele .  
» Au vieil Adam d'abord il me donna ;  
» Adam avoit une vie immortelle :  
» J'en eus autant ; & le maître ordonna  
» Que le ciseau de la parque cruelle  
» Respecteroit le fil de mes beaux ans .  
» Je jouis donc d'une éternel printemps  
» Dans le jardin de vos premiers parens  
» Avec Adam dont je fut la monture .  
» Là , pour nous deux l'indulgente nature  
» Sans s'épuiser prodiguoit ses présens .  
» De ce jardin le maître débonnaire  
» Me permit tout , hors un cas seulement ;  
» Il m'ordonna de vivre chastement :  
» C'est pour un âne une terrible affaire !  
» Jeune & sans frein , dans ce charmant séjour ,  
» Maître de tout , j'avois droit de tout faire ;  
» Le jour , la nuit , tout , excepté l'amour .  
» J'obéis mieux que votre premier homme ,  
» Qui perdit tout pour manger une pomme :  
» Je fus vainqueur de mon tempérament :  
» La chair se tut ; je n'eus point de foiblesses ;  
» Je vécus vierge ; & sçavez-vous comment ?  
» Dans le jardin il n'étoit point d'ânesses .  
» Je vis couler , content de mon état ,  
» Plus de mille ans dans ce doux célibat .  
» Bientôt il plut au maître du tonnerre ,  
» Au Créateur du ciel & de la terre ,

„ Pour racheter le genre humain captif ,  
 „ De se faire homme , & ce qui pis est , juif .  
 „ Joseph , Panthere , & la brune Marie ,  
 „ Sans le sçavoir , firent cette œuvre pie .  
 „ A son époux la belle dit adieu ,  
 „ Puis accoucha d'un bâtard qui fut Dieu .  
 „ Il fut d'abord suivi par la canaille ,  
 „ Par des Matthieus , des Jacques , des enfans :  
 „ Car Dieu se cache aux sages comme aux grands ;  
 „ L'humble le suit , l'homme d'état s'en raille :  
 „ La cour d'Hérode & les gens du bel air  
 „ Narguent un Dieu bâtard & fait de chair .  
 „ De cette chair l'humanité sacrée  
 „ Est de Pilate assez peu révéree .  
 „ Mais quelques jours avant qu'il fut fessé ,  
 „ Et qu'un long bois pour Jesus fut dressé ,  
 „ Il devoit faire en public son entrée .  
 „ C'étoit un point de sa religion ,  
 „ Que sur un âne il entrât dans Sion ;  
 „ Cet âne étoit prédit par Isaïe ,  
 „ Ezéchiël , Baruch & Jérémie :  
 „ C'étoit un cas important dans la loi  
 „ O Jeanne d'Arc ! cet âne , c'étoit moi .  
 „ Un ordre vint à l'archange terrible ,  
 „ Qui du jardin est le suisse inflexible ,  
 „ De me laisser sortir de ce beau lieu .  
 „ Je pris ma course , & j'allai porter Dieu .  
 „ Notre présence imposoit aux oracles :  
 „ A chaque pas , nous faisons des miracles ;  
 „ Vérole , toux , fièvre , chancre , Farcin  
 „ Disparoissoient à notre aspect divin ;  
 „ Chacun crioit : *vive le Roi de gloire !*  
 „ Vous connoissez le reste de l'histoire ,  
 „ Le Créateur pendu publiquement  
 „ Ressuscita bientôt secrement .



„ Je fus fidèle , & restai chez la mere ,  
 „ Très mal bâti , faisant très maigre chere ,  
 „ Marie , au jour de son affomption ,  
 „ Par testament me laissa pension :  
 „ Et je vécus mille ans dans la maison ,  
 „ Jusques au jour , où cette maison sainte  
 „ De la cité quittant l'indigne enceinte  
 „ Alla par mer aux rivages heureux ,  
 „ Où de Lorette est le trésor fameux .  
 „ La , du seigneur je servis les pucelles ;  
 „ J'en fus aimé ; je fus plus vierge qu'elles .  
 „ Enfin , là-haut dans ces plaines d'azur ,  
 „ Lorsque saint George à vos François , si dur ,  
 „ Ce fier saint George , aimant toujours la guerre ,  
 „ Voulut avoir un courfier d'Angleterre  
 „ Quand saint Martin , fameux par son manteau ,  
 „ Obtint encor un cheval assez beau  
 „ Monsieur Denis , qui comme eux , fait figure ;  
 „ Voulut , comme eux , avoir une monture .  
 „ Il me choisit , près de lui m'appella ;  
 „ D'étrilles d'or mon maître m'étrilla :  
 „ Du doux Jésus les bontés paternelles  
 „ Me firent don de deux brillantes aîles :  
 „ Et dans le temps que les anges des airs  
 „ Faisoient voguer la maison sur les mers  
 „ Je pris mon vol aux voutes éternelles .  
 „ L'aigle de Jean & le bœuf de Matthieu  
 „ Me firent fête en cet auguste lieu ;  
 „ L'agneau sans tache avec moi brouta l'herbe ;  
 „ Là , je bravai ce cheval si superbe ,  
 „ Qui doit porter par arrêt du destin  
 „ Tantôt Luther , & tantôt Jean Calvin ,  
 „ Je fus nourri de nectar , d'ambroisie ;

„ Mais , ô ma Jeanne ! une si belle vie  
 „ N'approche pas du plaisir que je sens ,  
 „ Au doux aspect de vos charmes puissans.  
 „ L'aigle, le bœuf, le cheval, l'agneau même  
 „ Ne valent pas votre beauté suprême.  
 „ Croyez surtout, que de tous les emplois  
 „ Où m'éleva mon étoile benigne,  
 „ Le plus heureux, le plus selon mon choix ,  
 „ Et dont je suis peut-être le plus digne ,  
 „ C'est de servir sous vos augustes loix.  
 „ Quand j'ai quitté le ciel & l'empirée ,  
 „ J'ai vu par vous ma fortune honorée ;  
 „ Non , je n'ai point abandonné les cieux :  
 „ J'y suis encor : le ciel est dans vos yeux.

Ainsi parloit l'âne avec élégance ,  
 En appuyant sa fiâteuse éloquence  
 D'un geste heureux que n'ont point eu Baron ,  
 Et Bourdaloue & le doux Maffillon.  
 Ce beau récit , cette histoire admirable ,  
 Cet air naïf , dont l'âne débitoit ,  
 Mais , plus que tout , ce geste inimitable  
 Firent sur Jeanne un vif & prompt effet ,  
 Que son Dunois n'avoit point encore fait.

Tandis qu'il parle avec tant d'impudence ,  
 Le grand Dunois , qui près de là couchoit ,  
 Prêtoit l'oreille , étoit tout stupefait  
 Des traits hardis d'une telle éloquence.  
 Il voulut voir le héros qui parloit ,  
 Et quel rival l'amour lui suscitoit.  
 Il entre , il voit , ô prodige ! ô merveille !  
 Le possédé porteur de longue oreille ,  
 Et ne crut pas encor ce qu'il voyoit.  
 De Débora la lance redoutable  
 Etoit chez Jeanne , auprès de son chever.



Il la faisit. La puissance du diable  
Ne tint jamais contre ce Fer divin.  
Le grand Dunois poursuit l'esprit malin;  
Belzebuth tremble, & prompt à disparoître.  
Emporte l'âne à travers la Fenêtre.  
Il le conduit par le chemin des airs  
Dans ce château, fatal à l'innocence,  
Où Conculix tenoit en sa puissance  
La belle Agnès & les héros divers,  
Anglois, François, qui tombés dans le piège  
Sont prisonniers en ce lieu sacrilège.

Ce Conculix, depuis le jour cruel  
Où le bâtard & la Pucelle altiere,  
L'ayant couvert d'un affront éternel,  
De son palais ont forcé la barriere,  
Se gardoit bien de donner des soubés  
Aux chevaliers dans ses lacs attrapés.  
Il les traitoit avec rude maniere,  
Il les tenoit dans le fond d'un caveau.  
Son Chancelier s'en vint en long manteau  
Signifier à la troupe éplorée  
De Conculix la volonté sacrée.  
Vous jeûnerez & vous boirez de l'eau,  
Serez fessés une fois par semaine,  
Jusqu'au moment où quelqu'une, ou quelqu'un;  
En remplissant un devoir peu commun,  
Pourra sauver votre demi-douzaine.  
Tâchez d'aimer. Il faut qu'un de vous six  
Du fond du cœur brûle pour Conculix.  
Il veut qu'on l'aime: il en veut bien la peine.  
Si nul de vous ne peut y réussir,  
Soyez fessés, car tel est son plaisir.  
Il s'en retourne après cette sentence,  
Les prisonniers restent en conférence.

Mais qui voudra se dévouer pour tous ?  
 Agnès disoit : *pourrais-je , en conscience ,  
 Du dieu d'amour sentir ici les coups ?  
 Le don d'aimer ne dépend pas de nous :  
 Et je serai fidèle au Roi de France.*  
 Parlant ainsi , ses regards affligés  
 Lorgnent Monrose , & de pleurs sont chargés.

Monrose dit : *pour moi j'aime une belle ,  
 Que pour des dieux je ne sçaurois quitter.  
 Cent Conculix ne sçauroient me tenter :  
 Et je voudrois être fessé pour elle !*

*Je voudrois l'être aussi pour mon amant ,  
 Dit Dorothee. Il n'est point de tourment  
 Que de l'amour le charme n'adoucisse ;  
 Quand on est deux , est-il quelque supplice ?*

Son la Trimouille , à ce discours charmant ,  
 Tombe à ses pieds , & s'abandonne en proie  
 A des douleurs qu'allége un peu de joie.

Le confesseur , ayant toussé deux fois ,  
 Leur dit : *Messieurs , j'étois jeune autrefois :  
 Ce temps n'est plus : & les rides de mon visage.  
 Que puis-je ? hélas ! je suis par mon emploi !  
 Dominicain & confesseur du Roi :*

*Je ne sçaurois vous tirer d'esclavage.  
 Paul Tirconel , qu'anime un fier courage ,  
 Se leve , & dit : eh bien ! ce sera moi.*

A ces trois mots dits avec assurance ,  
 Les prisonniers reprirent l'espérance.  
 A Conculix , le lendemain matin ,  
 Etant pourvu de sexe féminin ,  
 Paul écrivit une lettre fort tendre ,  
 Qu'au chancelier la geoliere alla rendre ,  
 Paul y joignit un petit madrigal  
 D'un goût tout neuf & fort original.





Amour fatal ! tu fus pres de livrer  
Aux ennemis ce rempart de la France.  
Ce que l'Anglois n'osoit plus espérer ,  
Ce que Betfort & son expérience ,  
Ce que Talbot & sa rare vailiance  
Ne purent faire , amour , tu l'entrepris.  
Songez , lecteurs , que ces fatales flammes  
Brûlent vos corps & hazardent vos ames.  
Tu fais nos maux , cher enfant , & tu ris.

En te jouant dans la triste contrée ,  
Où cent héros combattent pour deux Rois ,  
Ta douce main bleffa depuis deux mois  
Le grand Talbot d'une flèche dorée ,  
Que tu tiras de ton premier carquois.  
C'étoit avant ce siège mémorable ,  
Dans une trêve , hélas , trop peu durable.  
Il conféra , soupa paisiblement  
Avec Louvet ce grave Président ,  
Lequel Louvet eut la gloire imprudente  
De faire aussi souper la Présidente.  
Madame étoit un peu collet-monté.  
L'amour se plut à dompter sa fierté.  
Il hait l'air prude , & souvent l'humilie.  
Il déranga sa noble gravité ,  
Par un des traits qui donnent la Folie.  
La Présidente en cette occasion  
Gagna Talbot & perdit la raison.

Vous avez vu la fatale escalade ,  
L'affaut sanglant , l'horrible canonade ,  
Tous ces combats , tous ces hardis efforts ;  
Au haut des murs , en dedans , en dehors ,  
Lorsque Talbot & ses fieres cohortes  
Avoient brisé les remparts & les portes ,



Et que sur euxomboient du haut des toits  
 Le Fer, la flamme & la mort à la fois.  
 L'ardent Talbot avoit d'un pas agile  
 Sur des mourans pénétré dans la ville,  
 Renversant tout, criant à haute voix,  
*Anglois! entrez; bas les armes, bourgeois!*  
 Il ressembloit au grand Dieu de la guerre,  
 Qui sous ses pas fait retentir la terre,  
 Quand la discorde, & Bellone & le fort  
 Arment son bras ministre de la mort.

La Présidente avoit une ouverture  
 Dans son logis auprès d'une mazure,  
 Et par ce trou contemploit son amant,  
 Ce casque d'or, ce Panache ondoyant,  
 Ce bras armé, ces vives étincelles  
 Qui s'élançoient du rond de ses prunelles,  
 Ce port altier, cet air d'un demi-dieu.  
 La Présidente en étoit tout en feu,  
 Hors de ses sens, de honte dépouillée.  
 Telle autrefois, d'une loge grillée,  
 Une beauté, dont l'amour prit le cœur,  
 Lorgnoit Baron cet immortel acteur,  
 D'un œil ardent dévoroit sa figure,  
 Son beau maintien, ses gestes, sa parure,  
 Méloit tout bas sa voix à ses accens,  
 Et recevoit l'amour par tous les sens.

N'en pouvant plus, la belle Présidente  
 Dans son accès dit à sa confidente,  
*Cours, ma Suzon, vole, va le trouver,  
 Dis lui, dis lui, qu'il vienne m'enlever.  
 Si tu ne peux lui parler, fais lui dire,  
 Qu'il ait pitié de mon tendre martyre;  
 Et que s'il est un digne chevalier,*

*Je veux souper ce soir dans son quartier.*

La confidente envoie un jeune page ;  
C'étoit son frere , il fait bien son message ;  
Et sans tarder six estaffiers hardis  
Vont chez Louvet , & forcent le logis.

On entre ; on voit une femme masquée ,  
Et mouchetée , & peinte & requinquée ,  
Le front garni de cheveux vrais ou faux ;  
Montés en arc & tournés en aneaux.  
On vous l'enleve , on la fait disparaître  
Par les chemins dont Talbot est le maître.

Ce beau Talbot ayant dans ce grand jour  
Tant répandu , tant essuyé d'allarmes ,  
Voulur , le soir , dans les bras de l'amour ,  
Se consoler du malheur de ses armes.  
Tout vrai héros , ou vainqueur , ou battu ;  
Quand il le peut , soupe avec sa maîtresse.  
Sire Talbot , qui n'est point abattu ,  
Attend chez lui l'objet de sa tendresse.

Tout étoit prêt pour un souper exquis  
De gros flacons à panse cizelée  
Ont rafraîchi dans la glace pilée  
Ce jus brillant , ces liquides rubis  
Que tient Citeaux dans ses caveaux bénis.  
A l'autre bout de la superbe tente ,  
Est un sofa d'une forme élégante ,  
Bas , large , mou , très-proprement orné ,  
A deux chevets , à dossier contourné ,  
Où deux amis peuvent tenir à l'aise.  
Sire Talbot vivoit à la Françoisé.

Son premier soin fut de faire chercher



Le tendre objet qui l'avoit sçu toucher.  
 Tout ce qu'il voit parle de son amanté :  
 Il la demande ; on vient : on lui présente  
 Un monstre gris en pompons enfantins ,  
 Haut de trois pieds en comptant ses patins :  
 D'un rouge vif ses paupieres bordées  
 Sont d'un suc jaune en tout temps inondées ;  
 Un large nez au bout tors & crochu  
 Semble couvrir un long menton fourchu.

Talbot crut voir la maîtresse du diable.  
 Il jette un cri qui fait trembler la table.  
 C'étoit la sœur du gros Monsieur Louvet ,  
 Qu'en son logis sa garde avoit trouvée ,  
 Et qui de gloire & de plaisir crevoit ,  
 Se pavanant de se voir enlevée.

La Présidente, en proie à la douleur  
 D'avoir manqué son illustre entreprise ,  
 Se désoloit de sa triste méprise ;  
 Jamais Valois n'a plus maudit sa sœur.  
 L'amour déjà troubloit sa fantaisie.  
 Ce fut bien pis , lorsque la jalousie  
 Dans son cerveau porta de nouveaux traits ;  
 Elle devint plus folle que jamais.

L'âne plus fou revint vers la Pucelle.  
 Jeanne s'émut ; ses sens furent charmés :  
 Les yeux en feu , „ par saint Denis ! dit-elle ;  
 „ Est-il bien vrai , Monsieur que vous m'aimez ?  
 „ Si je vous aime ! en doutez-vous encore ,  
 Répondit l'âne ? „ oui , mon cœur vous adore ;  
 „ Ciel ! que je fus jaloux du cordelier !

„ Qu'avec plaisir je servis l'écuyer ,  
 „ Qui vous sauva de la fureur claustrale  
 „ Où s'emportoit la bête monachale !  
 „ Mais que je suis plus jaloux mille fois  
 „ De ce bâtard , de ce brutal Dunois !  
 „ Ivre d'amour , & fou de jalousie ,  
 „ Je transportai Dunois en Italie.  
 „ Las ! il revint ; il vous offrit ses vœux ;  
 „ Il est plus beau , mais non plus amoureux.  
 „ O noble Jeanne ! ornement de ton âge !  
 „ Dont l'univers vante le pucelage ,  
 „ Est-ce Dunois qui sera ton vainqueur ?  
 „ Ce sera moi , j'en jure par mon cœur.  
 „ Ah ! si le ciel en m'ôtant les ânesses  
 „ Te réserva mes plus pures caresses ,  
 „ Si toujours doux , toujours tendre & discret ,  
 „ Jusqu'à ce jour j'ai gardé mon secret ,  
 „ De mes desirs si Jeannette est flattée ,  
 „ Si pénétré du plus ardent amour  
 „ Je te préfère au céleste séjour  
 „ Et si mon dos tant de fois t'a portée ,  
 „ Tu pourras bien me porter à ton tour.

Jeanne reçut cet aveu téméraire  
 Avec surprise autant qu'avec colere ;  
 Et cependant son grand cœur en secret  
 Etoit flatté de l'étonnant effret  
 Que produisoit sa beauté singuliere  
 Sur les sens lourds d'une ame si grossiere.

Vers son amant elle avance la main  
 Sans y songer , puis la tire soudain.  
 Elle rougit , s'effraie , & condamne ,  
 Puis se rassure , & puis lui dit : „ bel âne !  
 „ Vous concevez un chimérique espoir :



„ Respectez plus ma gloire & mon devoir ;  
 „ Trop de distance est entre nos espèces ;  
 „ Non , je ne puis approuver vos tendresses.  
 „ Gardez-vous bien de me pousser à bout.

L'âne reprit : „ , l'amour égale tout.  
 „ Songez au cygne à qui Leda fit fête  
 „ Sans cesser d'être une personne honnête ?  
 „ Connoissez-vous la fille de Minos ?  
 „ Un taureau l'aime : elle fuit des héros ,  
 „ Elle va coucher avec son quadrupède :  
 „ Sçachez qu'un aigle enleva Ganimède ,  
 „ Et que Phillire avoit favorisé  
 „ Le Dieu des mers en cheval déguisé.

Il poursuivoit son discours ; & le diable ,  
 Premier auteur des écrits de la Fable ,  
 Lui fournissoit ces exemples frappans ,  
 Et mettoit l'âne au rang de nos sçavans.

Jeanne écoutoit ; que ne peut l'éloquence ?  
 Toujours l'oreille est le chemin du cœur ;  
 L'étonnement est suivi du silence.  
 Jeanne ébranlée , admire , rêve , pense.  
 Aimer un âne & lui donner sa fleur !  
 Souffriroit-elle un pareil deshonneur ,  
 Après avoir sauvé son innocence  
 Des muletiers & des héros de France ?  
 Après avoir , par la grace d'en-haut ,  
 Dans le combat mis Chandos en défaut ?  
 Mais ce bel âne est un amant céleste ,  
 Il n'est héros si brillant & si lesté ;  
 Nul n'est plus tendre & nul n'a plus d'esprit ,  
 Il eut l'honneur de porter Jesus-Christ ;  
 Il est venu des plaines éternelles ;

D'un Séraphin il a l'air & les aîles ;  
Il n'est point là de bestialité ;  
C'est bien plutôt de la divinité.

Tous ces pensers formoient une tempête  
Au cœur de Jeanne , & confondoient sa tête,  
Ainsi l'on voit sur les profondes mers  
Deux fiers tirans des ondes & des airs ,  
L'un accourant des cavernes Australes ,  
L'autre sifflant des plaines Boréales  
Contre un vaisseau cinglant sur l'océan  
Vers Sumatra , Bengale , ou Ceylan ;  
Tantôt la net aux cieux semble portée ,  
Près des rochers tantôt elle est jettée ;  
Tantôt l'abyme est prêt à l'engloutir ,  
Et des enfers elle paroit sortir.

Notre amazone est ainsi tourmentée,  
L'âne est pressant , & la belle agitée  
Ne peut tenir dans son émotion  
Le gouvernail que l'on nomme raison.  
D'un tendre feu ses yeux étincelèrent  
Son cœur s'émut : tous ses sens se troublèrent ;  
Sur son visage un instant de pâleur  
Fut remplacé d'une vive rougeur.  
Du harangueur le redoutable geste  
Etoit surtout l'écueil le plus funeste.  
Elle n'est plus maîtresse de ses sens ;  
Ses yeux mouillés deviennent languissans ;  
Dessus son lit sa tête s'est penchée ;  
De ses beaux yeux la honte s'est cachée ;  
Ses yeux pourtant regardoient par en bas ;  
Elle étaloit ses robustes appas ;  
De son cu brun les voutes s'éleverent ,  
Et ses genoux sous elle se plierent ,



Tels on a vu Thibouville & Villars,  
 Imitateurs du premier des Césars,  
 Tout enflammés du feu qui les possède  
 Tête baissée attendre un Nicomède,  
 Et seconder par des fréquens écarts  
 Les vaillans coups de leurs laquais Picards.

L'enfant malin qui tient sous son empire  
 Le genre humain, les ânes & les Dieux,  
 Son arc en main, planoit au haut des cieus,  
 Et voyoit Jeanne avec un doux fourire,  
 Serrant la fesse & torrillant le cu,  
 Brûler des feux dont son amant pétille,  
 Hâter l'instant de cesser d'être fille,  
 Et du fatin de son croupion charnu  
 De son baudet presse l'inguen à cru.

Déjà trois fois la défunte Pucelle  
 Avoit senti dans son brûlant manoir  
 Jaillir les eaux du céleste arrosoir:  
 Et quatre fois la terrible allumelle  
 Jusques au vif ayant percé la belle,  
 Jeanne avoit vu, car bien sentir c'est voir,  
 Du chaud brazier qui couve au-dedans d'elle  
 Naître & mourir mainte & mainte étincelle:  
 Quand tout à coup on entend une voix:  
*Jeanne! accourez, signalez vos exploits,  
 Levez vous donc, Dunois est sous les armes,  
 On va combattre, & déjà nos gendarmes  
 Avec le Roi commencent à sortir:  
 Habillez-vous est-il temps de dormir?*

C'étoit la belle & jeune Dorothee,  
 De bonté d'ame envers Jeanne portée,  
 Qui la croyant dans les bras du sommeil  
 Venoit la voir & hâter son réveil.

Ainsi parlant à la belle pâmée,  
 Elle entr'ouvrit la porte mal fermée,  
 Vit le *duo* dans le fort des exploits,  
 Et se signa de honte par trois fois.  
 Jadis Vénus fut bien moins confondue,  
 Lorsqu'en des reys formés de fils d'airain,  
 A tous les Dieux ce cocu de Vulcain  
 Sous le Dieu Mars la fit voir toute nue.  
 Jeanne ayant vu que Dorothee est là  
 Témoin de tout, immobile resta,  
 Puis dans son lit se remit, s'ajusta,  
 Puis en ces mots d'un ton ferme parla :  
*Vous avez vu, ma fille, un grand mystere,*  
*Suite d'un vœu que j'ai fait pour le Roi :*  
*Si l'apparence est un peu contre moi,*  
*J'en suis fâchée, & vous sçavez vous taire ?*  
*De l'amitié je sçais remplir les droits ;*  
*En cas pareil comptez sur mon silence ;*  
*Cachez surtout cette affaire à Dunois,*  
*Vous risqueriez le salut de la France.*

Après ces mots, elle sauta du lit,  
 D'eau de lavande amplement se servit,  
 Prit sa culotte & changea de chemise,  
 Son corcelet & son haubert vêtit,  
 Quand Dorothee, encor toute surprise,  
 Ainsi lui parle avec pleine franchise :  
 „ En vérité, Madame, mon esprit  
 „ Ne connoit rien à pareille aventure ;  
 „ Je vous tiendrai le secret, je vous jure,  
 „ Car de l'amour j'éprouvai la blessure,  
 „ J'en suis atteinte, & mon malheur m'apprit  
 „ A pardonner des foibleesses aimables.  
 „ Oui, tous les goûts sont pour moi respectables.



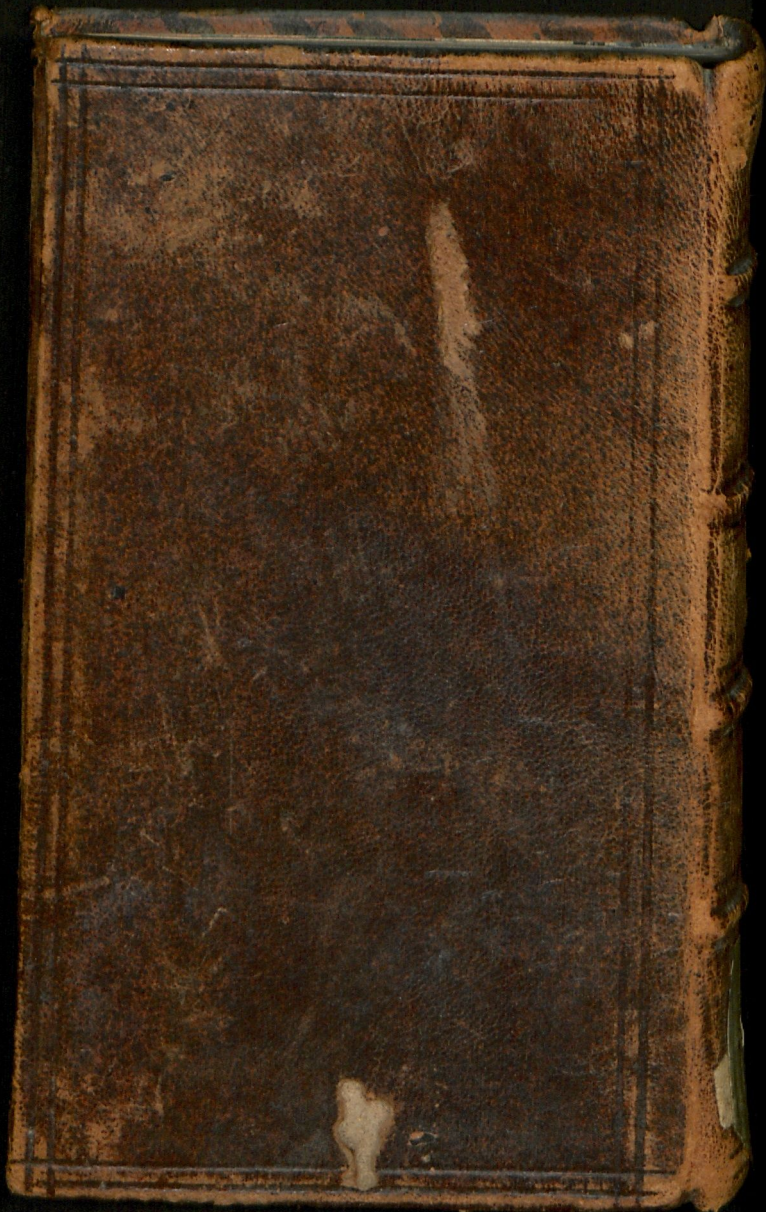
„ Mais j'avourai que je ne conçois pas ,  
 „ Lorsque l'on peut ferrer entre ses bras  
 „ Le beau Dunois , comment on peut descoudre  
 „ Aux vils devoirs qu'un âne peut vous rendre ,  
 „ Comment on peut soutenir l'appareil  
 „ De l'attitude aprée à cas pareil ,  
 „ Comment on n'est d'avance consternée ,  
 „ Epouvantée , abîmée , étonnée  
 „ De la douleur qu'on ne peut qu'endurer  
 „ Pour donner place à la grosseur outrée ,  
 „ Longueur , roideur , force demesurée  
 „ De l'instrument qui doit vous déchirer  
 „ Pour de droit fil en plein vous perforer ,  
 „ Comment enfin on peut sans résistance ,  
 „ Sans nul dégoût , en bonne conscience ,  
 „ S'aimer si peu , si peu se respecter ,  
 „ Que d'assouvir le desir si profane  
 „ De préférer au beau Dunois un âne ,  
 „ Et d'espérer quelque plaisir goûter :  
 „ Vous en goutiez pourtant , la belle dame :  
 „ Car je l'ai lu dans vos yeux pleins de flamme ,  
 „ Certes en moi la nature pâtit ;  
 „ Je me connois ; je serois allarmée  
 „ D'un tel galant. “ Jeanne alors répartit  
 En soupirant ; „ Ah ! jel'ai trop aimée.

**F I N.**

Je ne puis que me louer de voir  
 Que l'on a fait de si grandes choses  
 Pour le service de Dieu & du Roy  
 Par le moyen de ces deux seigneurs  
 Lesquels ont été de si loins  
 Pour venir à la cour de France  
 Et pour servir de si loins  
 Le Roy & le Seigneur de France  
 Par le moyen de ces deux seigneurs  
 Lesquels ont été de si loins  
 Pour venir à la cour de France  
 Et pour servir de si loins  
 Le Roy & le Seigneur de France  
 Par le moyen de ces deux seigneurs  
 Lesquels ont été de si loins  
 Pour venir à la cour de France  
 Et pour servir de si loins  
 Le Roy & le Seigneur de France





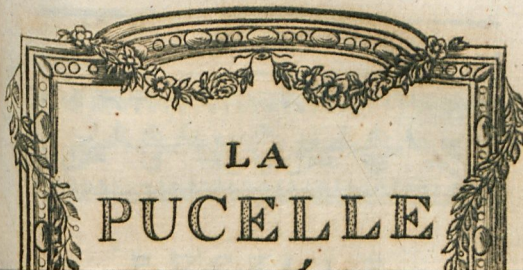




Alloit au diable en mourant de plaisir.

Le fier Warton, dont la lubrique rage  
 Avoit en bref consommé son ouvrage ;  
 Le fier Warton fut le seul écuyer,  
 Qui de sa none osa se delier,  
 Et droit en pied, reprenant son armure ;  
 Attendit Jeanne, & changea de posture.

O vous grand sair, professeur de l'état !



Inches 1 2 3 4 5 6 7 8

Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

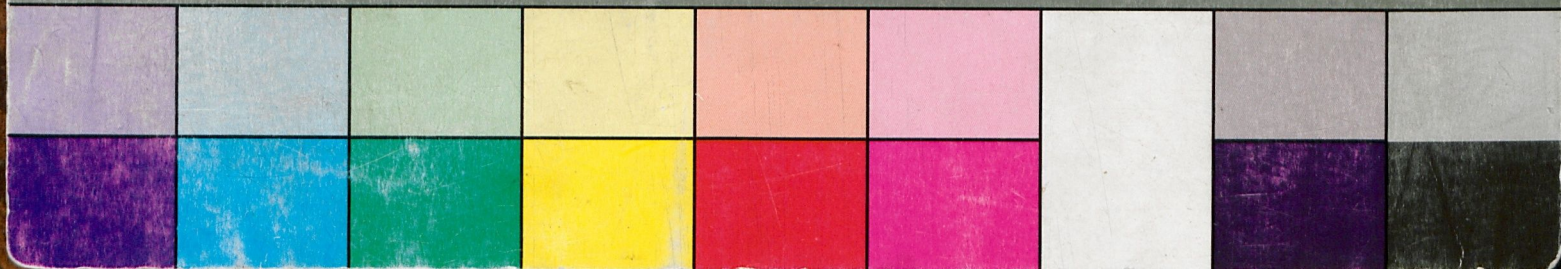
Red

Magenta

White

3/Color

Black



La voyant nue, il eut un grand remords  
 Sa main trembla de blesser ce beau corps ;  
 Il laissa choir soudain son cimenterre ;  
 Et de la belle admirant les trésors,  
 Il recula quatre pas en arriere.

FIN DU TOME PREMIER.

